

LES PETROLEUSSES

JE M'EN VA
A MON EXCELLENT
TRAVAIL.
POINT.



3F

n°4

Eva, Maria Luz, Incarna, Maria Jesus, Concepción, Lidia, Remedios, Carmen, Rosalia... militantes de l'ETA, militantes du FRAP, militantes communistes en lutte contre le franquisme, elles sont là-bas de l'autre côté de la frontière, enfermées dans les prisons de Franco à Alcalá ou Yserias, arrêtées, emprisonnées, torturées, menacées de mort. C'est sous le signe de leur cri et de leur lutte que nous voulons ouvrir ce numéro de rentrée des Pétroleuses.

Nous ne les soutenons pas seulement parce qu'elles sont des femmes, nous ne les soutenons pas seulement parce qu'elles sont enceintes ou épouses ou mères. Nous les soutenons parce que nous sommes fières de leur combat. Militantes, non seulement, elles tombent sous le coup de la répression réservée à tous les opposants politiques, mais elles subissent des sévices liés au fait qu'elles sont des femmes.

Le but est de les humilier en tant que femmes.

Pour le tortionnaire fasciste, une femme qui milite est forcément virile et frustrée, en un mot pas une « vraie femme ».

Ces femmes par leur lutte, par leur vie ont remis en question l'image réactionnaire des femmes et se révoltent contre la dictature.

La lutte d'EVA et de ses camarades contre ce régime qui fait l'apologie de la vérité et de la famille est AUSSI NOTRE LUTTE.

En les défendant, nous défendons les militantes politiques qui remettent en question l'oppression et l'exploitation des femmes. Nous sommes avec elles, avec elles engagées, parce que ce combat contre la dictature franquiste, contre le capitalisme, est aussi le notre et que nous en sommes partie prenante.

La plupart d'entre nous avons manifesté aux côtés de nos camarades, militants anti-fascistes, contre les condamnations à mort de ces dernières semaines, nous avons participé depuis un an aux initiatives du collectif Eva Forest et nous avons aussi manifesté en temps que femmes devant l'ambassade d'Espagne l'année dernière et à Hendaye en ce mois d'octobre pour sauver EVA et ses camarades.

Nous ne séparons pas les différents aspects de notre lutte. Nous sommes solidaires de tous les militants hommes et femmes aujourd'hui emprisonnés en Espagne et en danger de mort, nous sommes solidaires de tous les anti-fascistes qui ont crié en France leur rage devant les cinq assassinats mais aussi leur espoir de voir naître enfin une Espagne libre. La lutte que nous menons pour notre libération est indissociable de toutes les luttes anti-capitaliste qui visent à détruire les bases objectives de notre exploitation et de notre oppression.

Mais le fascisme ce n'est pas seulement le sang dans les rues, les cadavres sur les trottoirs et les hurlements dans les cachots. Qui dira ce qu'est le fascisme quotidien, le fascisme ordinaire, et ce que veut dire pour une femme d'être née en 1939 et de vivre à Madrid depuis 36 ans ?

La grande presse ose nous parler aujourd'hui du désir de paix des espagnols pour expliquer l'ampleur des manifestations de soutien à Franco ; mais de quels espagnols parle-t-on et quelle paix ?

Pour nous femmes la « paix » fasciste a une signification très précise : c'est la glorification de la matrice, c'est la soumission absolue à tout ce qui est mâle. C'est en Espagne, pour une femme, ne pas avoir d'existence légale, ne pas pouvoir échapper à l'autorité de son père avant 23 ans et n'avoir d'autre solution que de passer sous la tutelle de son mari. C'est ne pas avoir le droit de voter, ne pas pouvoir travailler, encore moins de vivre seule. Une femme en Espagne ne peut avoir de pilule si elle n'est pas mariée, mais, si elle avorte elle risque de 5 à 10 ans de prison ; elle n'existe et n'a droit de la société qui l'entoure que mariée, enfermée entre les quatre murs du foyer et à condition de faire le plus d'enfants possible.

Voilà contre quoi luttent aussi EVA et ses camarades et voilà pourquoi en tant que femmes nous sommes directement concernées par leur lutte. « Le problème de la révolution est au premier plan de mes préoccupations. J'appuie la libération des femmes sous toutes ses formes. Je pense que seule leur prise de pouvoir politique permettra de commencer cette révolution tellement nécessaire » (Eva Forest).

Nous savons que la plupart des femmes emprisonnées aujourd'hui en Espagne sont des militantes révolutionnaires, membres d'organisations politiques, avant d'être des militantes féministes d'un mouvement de libération qui naît à peine en Espagne. Mais nous savons aussi que leur combat actuel contre le franquisme et pour le socialisme peut leur permettre de lutter aussi pour leur libération totale dans une société débarrassée de l'exploitation capitaliste et où « la paix » n'aura pas le visage de nos pères, cauchemars.

En opposant à la violence quotidienne du franquisme la violence révolutionnaire, les militantes aujourd'hui menacées de mort en Espagne renouent avec les miliciennes qui en 36, le poing levé, portaient dans les camions pour le front, les miliciennes qui en 36 défilaient dans les rues de Madrid le poing levé au côté de leur frère de classe, ouvriers, travailleurs, paysans.

« Je veux mon fils vivant » crie la mère de Wilson, « Vive l'Euskadi socialiste ». Avec elle nous disons : nous voulons Wilson vivant, nous voulons nos camarades vivants, nous voulons une Espagne vivante et socialiste.

Camille



Journal un tournant

Le journal « Les Pétroleuses » a 18 mois d'existence (4 numéros), il est le reflet d'un courant du mouvement des femmes.

Nous avons tenté, au cours de la rencontre nationale de Bièvres, les 15 et 16 juin 1974, une ébauche de définition du journal qui nous semble encore d'actualité aujourd'hui. Nous voulions un journal national, reflet et instrument du mouvement des groupes femmes qui se profilait alors : « Un moyen de diffuser nos idées, nos analyses, les bases sur lesquelles nous nous sommes regroupées, les positions qui nous différencient des autres courants ou mouvements féministes. C'est un moyen d'information sur le développement du mouvement des femmes, une tribune de discussion permanente pour élargir et approfondir les débats qui traversent les groupes ; un moyen de lutte car il peut appeler à des actions et des luttes, et répondre quand cela est possible à des événements d'ampleur nationale et faire connaître les luttes menées par les femmes dans les entreprises, les quartiers, les écoles, les hôpitaux. C'est enfin une aide à la création de groupes sur la base de notre courant, exprimé par le journal ».

Qu'en a-t-il été ?

On nous a reproché, dans le courrier, dans notre entourage, de ne pas assez répondre à l'actualité des luttes, d'être cruellement absentes tout au long de cette année prétendument consacrée aux femmes (4 numéros en 18 mois, dont un seul en 1975 préparant le 8 mars).

On nous a reproché l'éclectisme du journal, son manque d'unité, son aspect décousu.

Et pourtant...

La diffusion nationale est une réalité, mais le journal ne reflète que la vie partielle de certains groupes (quelques groupes parisiens ont pris en charge les N° 1 et 3, Marseille le N° 2).

S'il a acquis une réelle audience (N° 1 : 3000 exemplaires, N° 2 : 5000, N° 3 : 7000), le journal n'est pas suffisamment alimenté par les groupes mêmes qui le diffusent.

Nous avons été amenées de ce fait à nous interroger sur cette apparente contradiction. Le débat a été amorcé en Assemblée Générale parisienne des Pétroleuses, le 21 juin dernier, nous voulons l'ouvrir dans ce numéro pour permettre aux groupes et aux femmes qui le lisent et le diffusent de le prendre en charge.

Une parution plus régulière du journal devenait une nécessité

Celle d'une réponse politique collective à la réalité quotidienne à laquelle nous sommes sans cesse confrontées.

Celle d'un débat en permanence dans nos groupes et leur enrichissement mutuel.

Celle d'affirmer l'existence de notre courant.

Aujourd'hui, nous avons besoin d'un mensuel.

Une expression plus élaborée de notre courant

Nous attendions jusqu'à présent d'avoir un nombre d'articles suffisant pour décider la sortie d'un numéro du journal, d'où son aspect fragmenté, décousu.

Seule la réalisation de la maquette paraissait lui donner une relative unité, un corps.

Michèle, dans une lettre au journal, a tenté d'esquisser le journal dont nous avons besoin :

« Ce qu'il est prioritaire d'exprimer, c'est en quoi les femmes font l'histoire. Nous avons été rayées de tout, reléguées dans les alcôves et les cuisines. Si depuis quelques années on parle des femmes, c'est pour nous minoriser, nous banaliser, on fait une soirée femmes dans un stage, une page femmes dans un journal (même les militaires viennent de consacrer des pages aux femmes dans leur revue !).

« Nous avons un journal, eh bien qu'il soit le récit historique des femmes. Et justement parce que les Pétroleuses se veulent « lutte de classe », nous parlons de la lutte de classes.

« De plus, nous ne sommes pas dans n'importe quelle période historique. Actuellement, ce qui se développe, c'est le chômage, donc nous voyons dans le journal les femmes dans leur affrontement à la bourgeoisie responsable du chômage.

« Nous devons refuser une conception du journal qui nous coupe en petits morceaux. D'un côté, la case « bourgeoisie » avec ses lois (du divorce à l'emploi), d'un autre côté, la case « mouvement », la case « luttes », etc.

Pourquoi luttons-nous si ce n'est pour exister enfin totalement, ne plus être ici la politique, ici la féministe, là l'image et là le couple ?

Le journal doit être le reflet de cette lutte. Le mouvement n'est pas séparé des luttes, ce serait une conception tout à fait organisationnelle des choses.

Pourquoi séparer « luttes de femmes » et « échos des groupes » : il y aurait nous (les militantes féministes) et les autres, sans interférences ?

Une discussion est déjà une lutte parce qu'elle exprime une rupture avec l'idéologie traditionnelle ; des femmes qui s'expriment collectivement luttent. Quand il y a rencontre entre un groupe femmes et des travailleuses en grève, c'est encore une lutte, car c'est rompre avec les habitudes d'ignorance, c'est comprendre, parler. La réflexion-intervention doit figurer dans le journal : mais pas d'un côté les bilans et les débats et ailleurs les luttes.

Donner les moyens d'exister au journal : une équipe de rédaction, pour quoi faire ?

Pour réaliser nos objectifs, nous ne pouvons plus fonctionner dans l'attente des articles, nous avons besoin de penser notre journal.

Nous avons cru possible à Bièvres que le journal soit tout simplement pris en charge par les groupes. Nous avons porté cette appréciation sans tenir compte de la pratique, des rythmes et des exigences des groupes.

Pour que le journal vive, il faut une équipe de femmes motivées par sa parution régulière. Non pas des « professionnelles » qui prétendent exprimer seules un mouvement multiforme, des débats nombreux, des expériences diversifiées. Non pas quelques individualités coupées des groupes.

Mais une équipe qui se donne les moyens de penser, de vivre et d'expérimenter une conception du journal en liaison avec la pratique et les préoccupations des groupes.

Voilà. Tout est encore loin d'être clair. Nous attendons vos lettres, vos articles, vos critiques, vos suggestions.

Nous retransmettrons les expériences que vous nous ferez connaître, le matériel issu des groupes ou des coordinations locales et régionales.

C'est aussi par la confrontation de nos pratiques que nous préciserons ce que nous voulons, ce que nous sommes.

Un journal se rédige, se discute, et se remet en cause.



et
si
MOI
F
E
M
M
E



« Toute femme s'identifiera et s'attachera à « O », admirablement incarnée par Corinne Cléry... »

Et si moi, femme, je ne m'attachais pas ?

« Toute femme conviendra que les chaînes que l'on n'a pas envie de briser sont celles qu'une femme passe elle-même à ses poignets lorsqu'un amour total la rend consentante à tout... »

Et si moi, femme, je ne convenais pas à cette ignoble complaisance ?

Les phrases que j'ai citées, vous l'avez reconnu, s'étalent sur les pages publicitaires de la presse à grande diffusion. Elles n'ont apparemment qu'une fonction : vendre un film, en l'occurrence « Histoire d'O ». Il s'agit d'une publicité cinéma, un peu choquante dans sa présentation, certes, mais bon !, on en a vu d'autres. L'argumentation cependant étonne, elle s'adresse aux femmes, ce qui est rare déjà d'un film érotique... Pardon, elle ne s'adresse pas aux femmes, j'avais mal lu, non, elle parle au nom des femmes, et de toutes les femmes s'il vous plaît ! Les femmes, toi, moi nous, malheureusement n'avons pas de budget publicitaire. Comment alors répondre : non, non, ce n'est pas vrai nous refusons que ce publiciste base sa campagne sur nous comme sur du mortier, passives, malléables, consentantes...

J'en serais restée là, peut-être ne vous aurais-je pas écrit, s'il n'y avait eu, à mon sens, une bien plus grave abjection. Un grand hebdomadaire français consacre sa page de couverture à la photo de l'héroïne du film, enchaînée, meurtrie. Pas besoin d'être ultra-lucide pour comprendre qu'elle vient d'être victime d'un certain nombre de « tortures » dites « sexuelles ».

Et ça continue. Cet hebdomadaire ordinairement si jaloux de ses pages couleur, nous sort en pleine crise de la presse un dossier 8 pages trichromie papier glacé sur les « atrocités » commises sur notre chère « héroïne ». Je savais déjà que le sexe rapportait, mais le sexisme alors ! Nul doute que ça paye.

Ces propos, quoique l'on en dise, n'ont rien d'anodin. Cet hebdomadaire, vu son crédit, légitime, en fait, la violence contre les femmes. Or, toute incitation à la torture sexuelle arme, on le sait, les pervers sexuels. Ces propos sont une menace, enrobée, certes, mais bien réelle. Une rumeur sourde avant l'hallali, un pogrom de juifs, un lynchage de Noirs.

J'affirme, moi, femme, me sentir menacée par un discours qui me présuppose soumise à l'avance, consentante au viol, à la violence, à la torture.

Il y a une loi contre les propos racistes qui sont susceptibles d'appeler au meurtre. Elle devrait s'appliquer au sexisme, car nous le savons, nous, femmes, tout aussi dangereux, ne serait-ce que pour notre intégrité physique

D'aucuns se réjouissent (notre hebdomadaire toujours) qu'enfin « une femme avoue ». Brave « homme-rédacteur », en vérité. Dans tous les coins de la France récemment les prostituées se sont levées. Elles qui connaissent « ces lieux accueillants » où vivent des « filles soumises » (sic), n'ont-elles pas avoué, n'ont-elles pas crié (il y a eu des témoignages, notamment le film vidéo sur l'occupation de l'église St Nizier à Lyon) qu'elles ne voulaient pas entendre parler des maisons closes et autres Eros Centers, new look. Ces femmes, au moins, avaient l'avantage de savoir de quoi elles parlaient. Notre rédacteur mondain, en revanche... Il a entendu un bruit vieux de vingt ans, qu'il a retenu... Mais des milliers de voix vieilles de trois mois lui sont inaudibles. Quelles merveilleuse sélectivité de l'oreille !

Le dernier argument de nos « publicitaires, cinéastes, rédacteurs, excités », consiste à souligner le fait qu'« Histoire d'O » qui a d'abord le mérite d'« assouvir » (sic) les fantasmes (des hommes) au premier degré » a bel et bien été écrit par une femme. « D'ailleurs voyez », disent-ils, « la femme gagne à la fin ». Gagne quoi ? Et d'abord est-ce bien une femme, l'auteur ? Nous n'en savons rien. Et même si c'est une femme, il est connu que les êtres assujettis par une puissance meurtrière sont souvent meurtris par leurs propres frères. Les camps de concentration nous en ont donné un malheureux exemple. Assujettie à un homme, une femme peut en assujettir d'autres. Ceci est connu. Mais que la sujétion disparaisse et le jeu ne se poursuivra plus.

Tout est bon pour vendre la violence sexiste. Même les grands sentiments y passent...

Moi, naïve qui croyait que l'Amour, Amour avec un grand A, à la façon Tristan et Yseult ou Roméo et Juliette, était définitivement tombé en désuétude. Le voilà « libéralement » réhabilité : « Toute femme comprendra qu'il s'agit du paroxysme d'un amour ». Et l'on ajoute comme s'il ne s'agissait que d'une simple redondance : « d'une forme extrême de la soumission ». Ce que je comprends moi, femme, dans ce satras idéologique pétri de petits scrupules et de bon gros profits, c'est que l'amour, cet amour réhabilité égale soumission, et rien d'autre...

Et je préférerais de beaucoup qu'on laisse l'amour aux oubliettes plutôt que de l'en sortir dans cet épouvantail : amour égale soumission égale violence égale torture...

D'ailleurs, toujours dans le même hebdomadaire, mais je ne sais pas si vous l'avez remarqué, c'est par amour que les Corses ont tué deux CRS.

Petite nuance cependant : les CRS étaient armés jusqu'aux dents. Corinne Cléry, elle, à part ses chaînes, bien sûr, est nue comme un vers.

SADO-MACRISME

Avant ils y allaient honteux, le col remonté sur les oreilles et l'allure basse, et ils guettaient si leur concierge ne passait pas par là. Aujourd'hui, on ne rencontre plus que des pornophiles heureux. Petit miracle du a notre presse qui, pendant l'été, s'est penchée sur leur sort douloureux. Guy Sitbon, dans le Nouvel Observateur, vous savez ce journal de gôche, ferme soutien de Mitterrand, est allé au pays des pornophiles et en est revenu avec une bouleversante nouvelle : enfin avec le porno on a le droit de voir. De voir quoi ? Le corps et le sexe féminins bien sûr, qu'auparavant la morale — réactionnaire — et la duplicité (frilosité ?) féminine réunies cachaient aux foules masculines. Suivent les interviews de quelques pornophiles distingués ; pour l'un, on y voit ce que sa femme et ses maîtresses (sic — vachement libéré le mec !) refusent de faire, l'amour à plusieurs par exemple ; pour l'autre enfin des femmes qui aiment « baiser » autant que les hommes, parce que les femmes, les vraies, elles « n'ont pas de sexe » (citation authentique) ; quant au troisième, chaque fois qu'il voit une belle « poulette » (sic) il « *bave de ne pouvoir se la taper* » (resic), alors le porno ça le défoule. Et Sitbon de conclure, attendri, que nous (les hommes) nous sommes tous des frustrés, et que s'il y a un produit qui manque dans cette société, c'est bien les femmes. Au Nouvel Observateur, les femmes n'ont pas de sexe. A l'Express, par la voix autorisée et littéraire de J. Paulhan, elles ne sont que sexe, et les coups de fouet renforcent chez elles cette heureuse aptitude ; et Histoire d'O fait doubler le tirage de l'Express.

Mais quoi, le racisme—sexisme se nourrit de telles contradictions, et si le ridicule devait tuer... En attendant, y en a marre. Marre d'entendre parler à longueur de journées et de colonnes de journaux (Libé par exemple), à propos des pornos, du viol, de la sexualité de la frustration des mecs et de l'affreuse répression sexuelle qui pèse sur eux. Marre d'entendre justifier toutes les oppressions, tous les sévices au nom de « l'aliénation » ; marre d'être tripotée, battue, insultée parce que « *ça manque de femmes* ».

Alors, femmes, mes soeurs, cessons de culpabiliser. Dans cette société, tout le monde est aliéné au sens où tout le monde subit l'idéologie ambiante et les frustrations qui en découlent — les bourgeois comme les prolétaires, les hommes comme les femmes. Cela n'empêche pas les premiers d'exploiter les seconds, ni les 3ème d'opprimer les 4ème. Et si l'on parle en termes quantitatifs, en possibilités de « *baiser* » comme on dit, les frustrés des frustrés, ce sont tout de même les femmes. Vivement les films pornos réservés aux femmes, parce que moi, quand je vois un joli petit poulet dans la rue, je n'en peux plus, faut que je me le fasse, mais voilà je peux pas, tous des refoulés ces mecs.

Le plus grave, ce n'est pas en soi que l'Express fasse du fric sur un film miteux, ou que le Nouvel Observateur redresse le moral aux amateurs de porno ; ce qui est grave c'est le courant d'opinion que cela révèle. Car le porno, à la différence d'autres opiums du peuple, style tiercé, bagnole, T.V., est taxé par des milieux dits de gauche ou d'extrême-gauche de progressisme. Tiens donc, n'est-ce pas la fameuse révolution sexuelle en marche ?... Mai 68 et la crise de la famille ont engendré une espèce particulière : les stakhanovistes du baisage. Souvenez vous, plus je baise, plus je me sens révolutionnaire ; c'était écrit sur les murs de la Sorbonne. Alors, le porno, c'est peut-être un peu médiocre, mais « *cela enfonce destabous* », et les femmes qui ne comprennent pas sont des salopes réactionnaires. Il est temps de démystifier cette fameuse révolution sexuelle ; nous savons bien, (même si des aspects nous intéressent comme la remise en cause de la famille) que sans modification des rapports hommes-femmes, elle ne peut être qu'un accroissement de notre oppression : l'obligation de baiser et le droit au viol. Avec l'article du Nouvel Observateur, c'est bien d'un appel au viol qu'il s'agit. Et il est temps aussi de refuser cette libération qui se calcule à la moyenne - élevée - des coups tirés ; une sexualité libérée, c'est une sexualité autre, qui, pour commencer, respecte notre jouissance de femme.

Les petits voyeurs médiocres des cinémas pornos recrachent, en caricatural, la deshumanisation de la société bourgeoise ; il y a des crétins de gauche pour trouver que c'est un progrès de l'humanité. C'est leur problème ; c'est aussi le nôtre de les combattre. Après tout, ils sont dangereux.

Valérie



HISTOIRE D'O OU LE FASCISME SEXUEL...

Deux femmes belges ont été violées pendant leurs vacances en France en été 1974. L'une a été enceinte. L'affaire est passée ce matin, mercredi 17 septembre 1975, à 8 h 15, devant le tribunal correctionnel de Marseille où leurs trois agresseurs ont été seulement poursuivis pour le délit de coups et blessures alors qu'elles portent plainte pour viol, crime passible des Assises. Mais quelle importance puisque, comme le clame Histoire d'O, « les femmes aiment ça » ?!

Qu'en pensent nos soeurs chiliennes, nos soeurs espagnoles, torturées, violées quotidiennement par les bourreaux fascistes ?

Veut-on nous y préparer ?

Non seulement d'immenses profits se réalisent sur notre corps « grâce » aux films pornos qui envahissent les cinémas, mais l'Express, qui a doublé ses ventes sur Paris depuis la publication d'Histoire d'O dans ses pages, fait l'apologie de la femme torturée et esclave et, si l'on en croit cet hebdomadaire pour jeunes cadres en détresse sexuelle, telle est la voie de notre libération.

NON, MESSIEURS, NOUS NE VOULONS NI CETTE « LIBERATION », NI ETRE LA FEMME PRUDE, FRIGIDE ET CONFINÉE AU FOYER ! C'EST A NOUS DE CHOISIR ET DE VIVRE NOTRE SEXUALITE ET NOTRE PLAISIR.

Ligue du Droit des Femmes, les Pétroleuses, Politique et Psychanalyse, Librairie des Femmes, Tribunal International des crimes contre les femmes (comité français)



Pendait ses lecteurs, à tour de bras,
Savait pas quoi faire pour les rattraper,
Pour les enjôler, se les attacher,
Quand soudain il trouva !

• ~ •

Pour faire acheter, faisons bander !
J.J.S.S. a une idée ...
Bander les cadres et puis tous ceux
Que ça excite une femme violée (bis).

• ~ •

Il l'a déniché, vous l'a exhibée,
Sur papier glacé, jambes écartées,
Et ils ont acheté, se sont rassasiés
Et les ventes ont doublé !

• ~ •

Violer, messieurs, puisqu'on vous l'a dit,
Après tout c'est pas un délit !
Frappez aussi et humiliez,
C'est fait pour ça une femme objet (bis)

• ~ •

Il fallait vraiment qu'on soit refusées,
Et tellement coincées, totalement bloquées,
Pour me pas oser, oser se l'avouer,
Qu'y avait que ça qu'on aimait !

• ~ •

Paraît qu'on attend toutes moite maîtresse,
Mais qu'on veut pas le laisser paraître,
Que tout ça c'est dans notre nature,
Qu'les préjugés ont la vie dure (bis).

(Sur l'air du "Tourillon" chanté par Jeanne Moreau dans le film "Jules et Jim")

l'express, incitation au viol !
JJS maquereau !
Plus d'argent sur notre corps !!

Nous étions une centaine, ce mercredi 17 septembre, à n'avoir pas pu résister à l'envie de venir offrir à J.-J. S.S. un magnifique fouet accompagné de petits martinets pour le remercier d'avoir publié dans l'Express des photos du film « Histoire d'O » suivies des commentaires humanitaires et posthumes de Jean Paulhan et des extraits du livre de Pauline Réage.
Nous nous sommes rendues ensuite devant un cinéma des Champs Elysées où se projetait le film. Un cordon de flics nous y attendait. Nous y avons diffusé un communiqué de presse.

histoire d'A interdite, histoire d'O protégée !

Plus proxénètes comme à Lyon !
la police protège le viol !!!

Au Chili aussi les ♀ sont violées,
En Espagne aussi les ♀ sont torturées !

femmes

« Premières licenciées, dernières embauchées », encore une fois nous sommes les premières à payer la crise, leur crise.

Encore une fois, on nous parle retour au foyer, rôle irremplaçable de la mère, vraie place des femmes, épanouissement dans la famille. Ce n'est pas la première, ce n'est pas la dernière.

Esclave domestique, la majorité d'entre nous rêve d'en sortir...

Aller travailler, beaucoup hésitent, celles qui le font s'épuisent à la double journée, culpabilisées, surexploitées pour la plupart...

Que choisir ? Peut-on choisir ? Faut-il choisir ?

« Maintenant qu'elles travaillent » disent certains, depuis que les femmes de leur classe travaillent. Pourtant, depuis plus d'un siècle, nous constituons le tiers de la population dite « active ».

Que représentent notre travail rémunéré, notre travail non rémunéré, pour nous, pour le système, pour les hommes ? Est-ce lié ?

Que veulent-ils ? Que voulons-nous ?

Derrière l'intox des uns et des autres,

Derrière Giroud qui nous parle droit au travail et Anne-Aymone salaire maternel,

Derrière ceux qui nous renvoient à nos fourneaux et ceux qui nous y arrachent, les mêmes parfois,

Que comprendre ?

Comment se battre ?

Pourquoi ?

Ce droit au travail qu'il nous paraît évident de défendre, qu'est-ce que c'est au juste ?

Une réaction défensive ?

Le droit d'aller se faire exploiter ?

Le synonyme de libération des femmes ?

Quelque chose dont le mouvement des femmes peut se passer ?

Par où il faut en passer ?

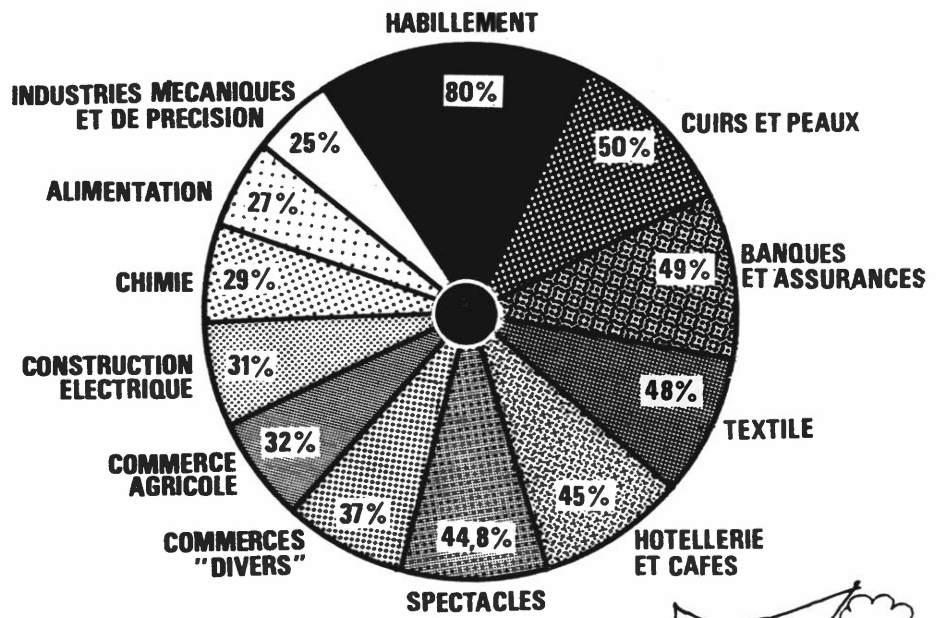
Un révélateur ?

Un point d'appui ?



Monsieur Dupon : p.d.g des années 50 :

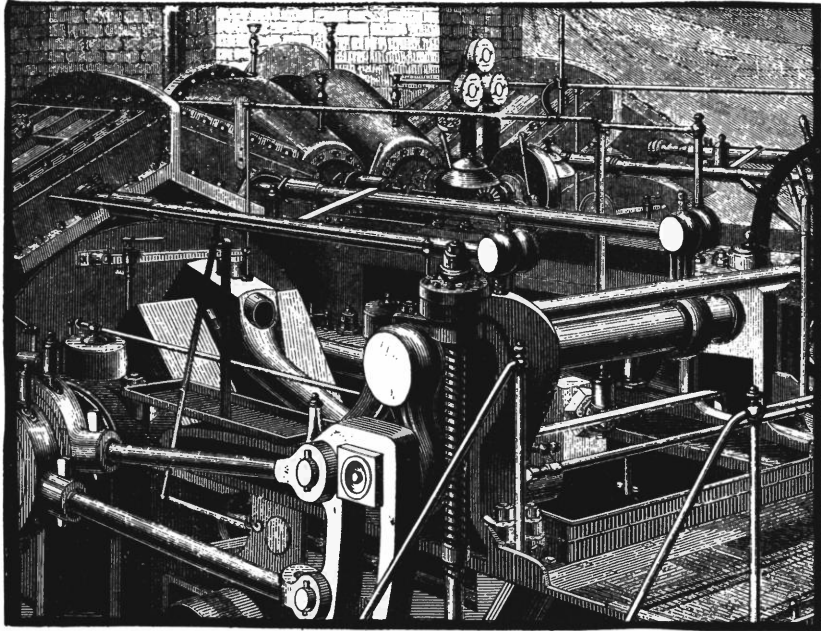
« Sans doute, on ne peut, avec des lois, attribuer aux femmes telle ou telle branche des travaux industriels, pour en priver le sexe masculin. Mais, par des instructions sagement combinées, on peut répartir, chez le sexe faible, des connaissances et des talents qui créent la concurrence la plus avantageuse, entre le travail de l'homme et celui de la femme. »



Note place dans la "Vie Active"



femme salariée



Femmes, nous allons travailler où ils nous veulent, nous parquent, nous cantonnent,

a ces métiers « féminins » qu'ils nous abandonnent et nous reprennent au gré de l'histoire.

Féminins, c'est à dire dévalorisés, sous-payés.

Féminins, c'est à dire où ce qu'ils nous ont faites fera merveille.

- Dans l'industrie, nous partagerons avec les immigrés les travaux sales et rebutants, les postes d'exécution, les tâches morcelées, on nous demandera de la vitesse, mais pas d'initiative, de l'endurance nerveuse (moins cotée officiellement que la force physique) mais sans espoir de promotion. Ils nous paieront plus souvent au rendement, car ils savent que nous tiendrons la cadence, jusqu'à la limite de nos forces. Mais ça n'ébranlera pas leurs certitudes : nous resterons « le sexe faible ».

- Ailleurs, nous seconderons, discrètes, effacées, compréhensives, décoratives à l'occasion, *souples toujours...*

Femmes, nous allons travailler...

quand ça arrange notre patron...

quand le salaire de notre mari ne suffit plus...

quand nous n'avons pas encore de mari...

quand nous n'en avons plus...

quand nous étouffons chez nous...

750.000 femmes travaillent dans l'agriculture,
5% sont des « salariées agricoles »,
les autres sont « femmes d'agriculteur ».

COMMANDEMENT DE DROIT MASCULIN...

Les femmes représentent :

2,6% des ingénieurs,

9,1% des cadres administratifs supérieurs,

8,9% des techniciens

19,5% des cadres administratifs

8,5% des contremaîtres...

On n'a pas envie d'être des chefs, mais c'est significatif quand même, non ?

Travailleuse... Travailleur au rabais... Femme écartelée...

« L'ouvrière, mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eut jamais » s'écriait Michelet il n'y a pas si longtemps...

Femmes, nous qui sommes les moins qualifiées

1968 : 1 femme sur 7 a une qualification...

Aujourd'hui, plus de la moitié des femmes de 17 ans commencent à travailler sans formation

Les C.A.P. de couture préparent des milliers de femmes à des emplois... d'OS de l'électronique, ou leur diplôme n'a pas de valeur, mais ou leur dextérité est appréciée...

1973 : 10% de femmes seulement en F.P.A.

Juillet 1971 : la loi sur la formation continue ne prévoit rien pour les femmes qui reviennent sur le marché du travail après une assez longue absence (le temps d'élever les enfants...).

Femmes, toujours mineures, nous n'avons droit qu'à un « salaire d'appoint »

Moyenne nationale des salaires féminins : 1381 F.

Moyenne nationale des salaires masculins : 2070 F.

Ecart moyen : 33 %.

soit : plus de 35 % chez les cadres supérieurs.

28 % chez les cadres moyens.

30,6 % chez les ouvriers.

20,2 % chez le personnel de service.

Tuillet 1974 : 45 % des femmes gagnent moins de 1500 F.

8 femmes sur 10 gagnent moins de 1750 F

1 femme sur 2 gagne moins de 1165 F

« Les chefs croient pouvoir tout demander à la secrétaire, elle est leur chose, leur servante, et... pour certains, elle devrait être leur maîtresse à l'occasion.(...) »

Il faut qu'elle fasse de la toilette, mais pas n'importe laquelle, pas trop non plus, car alors ça intrigue ces messieurs.

Il faut qu'elle ait l'esprit vif pour les comprendre, mais qu'elle ne montre pas une intelligence supérieure, ça les vexerait, n'est-ce pas !(...)

Elle doit avoir l'air toujours occupée, mais en même temps être disponible à tout moment. Elle compte aux yeux des cadres comme la 5ème roue de la voiture, mais cependant on lui en veut si elle est malade.(...) Elle doit rire si ces messieurs font des plaisanteries à son intention, elle doit faire semblant de ne pas entendre les plaisanteries qu'ils font entre eux, qui ne la concernent pas.(...)

Elle doit interrompre immédiatement son travail pour écouter tel ou tel cadre, mais elle doit par contre savoir attendre poliment à côté du bureau du même cadre que celui-ci veuille lui porter attention lorsqu'elle a un renseignement à lui demander ».

(Marie-Christine - Lip au Féminin)

Femmes, quand nous rentrons chez nous, une nouvelle journée nous attend

Les courses, les enfants, la cuisine, la vaisselle, le ménage, la lessive... Il n'y a pas de limite à cette journée-là, couronnée par l'accomplissement du devoir conjugal où notre désir, notre plaisir ont souvent peu à voir.

Lui aussi est fatigué, lui aussi s'est fait gueuler dessus par les chefs, s'il est sympa il « t'aidera », sinon il y a la télé. Heureusement, il y a le week-end où tu pourras faire ce que tu n'as pu caser dans la semaine.

Femmes, jamais ils ne renonceront à notre force de travail, mais toujours ils nous feront sentir que notre place n'est pas là, pour que nous nous laissions faire, pour que nous ne nous accrochions pas, pour que nous restions le coussin amortisseur de leurs crises.

Ouvrière, dactylo, employée, secrétaire, enseignante, infirmière, vendeuse... sur le marché du travail, nous sommes marquées femmes », aujourd'hui ils veulent de nous, demain peut-être pas, ici oui, là non.

Ce qu'ils attendent de nous, ce qu'ils font de nous, renvoie ailleurs, à notre place au foyer, à notre rôle dans la famille.

On est brimées au C.A. de Malte

Pas la peine de vous raconter notre vie ! Pas la peine de vous dire que le boulot, c'est dur à trouver, vous devez le savoir, non ? Bref, nous étions deux grandes favorisées (???) On était parvenues à mettre le pied dans l'administration... Le pied en un mot ! A l'Agence Nationale Pour l'Emploi ! Comme vacataires (on a un contrat renouvelable chaque mois).

C'est pas le Pérou ! Nous, au moins, on avait de quoi manger ! Mais là, après quelque temps passé, on a vite déchanté. Imaginez... un centre administratif où la plupart des chômeurs (Pardon... Demandeurs d'emplois, dit-on... c'est mieux) sont des immigrés. Notre boulot consistait à pointer leur carte de contrôle... entre autres. Fallait surtout pas les pointer l'après-midi s'ils étaient du matin ! Hé, l'heure c'est l'heure, après l'heure c'est trop tard. Vous voyez l'esprit. Il n'y a pas de clairon, mais il y a des horaires à respecter. Mais si jamais le grand chef excusait le retard, alors là on pouvait pointer mais fallait pas oublier de faire une marque rouge à côté. On pouvait repérer les fortes têtes comme ça

C'est normal... Il ne faut pas être trop sympa avec les chômeurs sinon ils prennent des mauvaises habitudes. Et puis, qu'est-ce que c'est un coup de pointe manqué ? 14 jours de salaire retirés... C'est rien... quand on sait ce que perçoit un ouvrier privé d'emploi, c'est rien. Mais passons...

Au CA de Malte, l'ambiance est bonne. On a un chef de service qui a parfois des défauts de langage : Un étranger qui parlait à peine Français, s'est entendu traiter « à espèce d'enculé... », « C'est normal, il n'avait qu'à comprendre ce que lui avait dit le « grand chef » ! Et puis... quand on parle aux étrangers, il faut les tutoyer sinon ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit. Mais non j'ai les idées mal placées : le chef doit penser que c'est plus amical ! Quand il les engueule, c'est par fraternité ! N'allez surtout pas croire que le chef est raciste ! Il envoi chier les messieurs noirs, mais dès qu'il voit une dame de couleur, il l'invite dans son bureau pour lui expliquer... Quoi au fait ? Ah, le grand chef, c'est l'armée du... Salut. Le chef était un père pour nous deux.

D'abord, il nous a tutoyées, on a été surprises mais pas trop choquées. On n'a simplement pas compris pourquoi il vouvoyait nos collègues masculins.

Différence de sexe et de génération ! Il avait des gestes amicaux en passant derrière les guichets. BON ! Il est même resté pas mal de temps derrière moi un jour. Oh, mais c'était pour me conseiller, il me disait qu'il voyait mes seins. J'ai du piquer un fard (ouais, je suis pudique, question d'éducation). J'avais du machinalement changer de position car il est revenu pour me dire que les contorsions, c'était mauvais.

Faut pas croire que dans l'administration, le « grand chef » n'est pas soucieux de la santé de ses employés. Il a même invité Catherine à porter des décolletés pour que ce soit plus gai : Il lui a dit de ne pas mettre une épingle à sa jupe, où un bouton avait sauté. Il lui a dit qu'il pensait que ma poitrine était plus forte.

Enfin, il fait peut-être de la sculpture pendant les week-ends ! Et puis, faut bien discuter quand on a une employée qui fait tout le boulot du centre administratif, c'est vraiment bien d'être chef, hein ? Il a même crié à une autre collègue qu'il aimerait lui donner quelques fessées par jour. Bon, il est peut-être doué pour les massages. Je n'aurais pas assez de papier pour vous raconter toutes les péripéties de notre grand chef, je passe donc pour en venir au fait : D'un geste il nous fait venir dans son bureau.

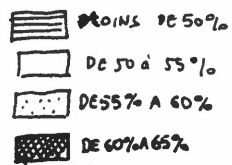
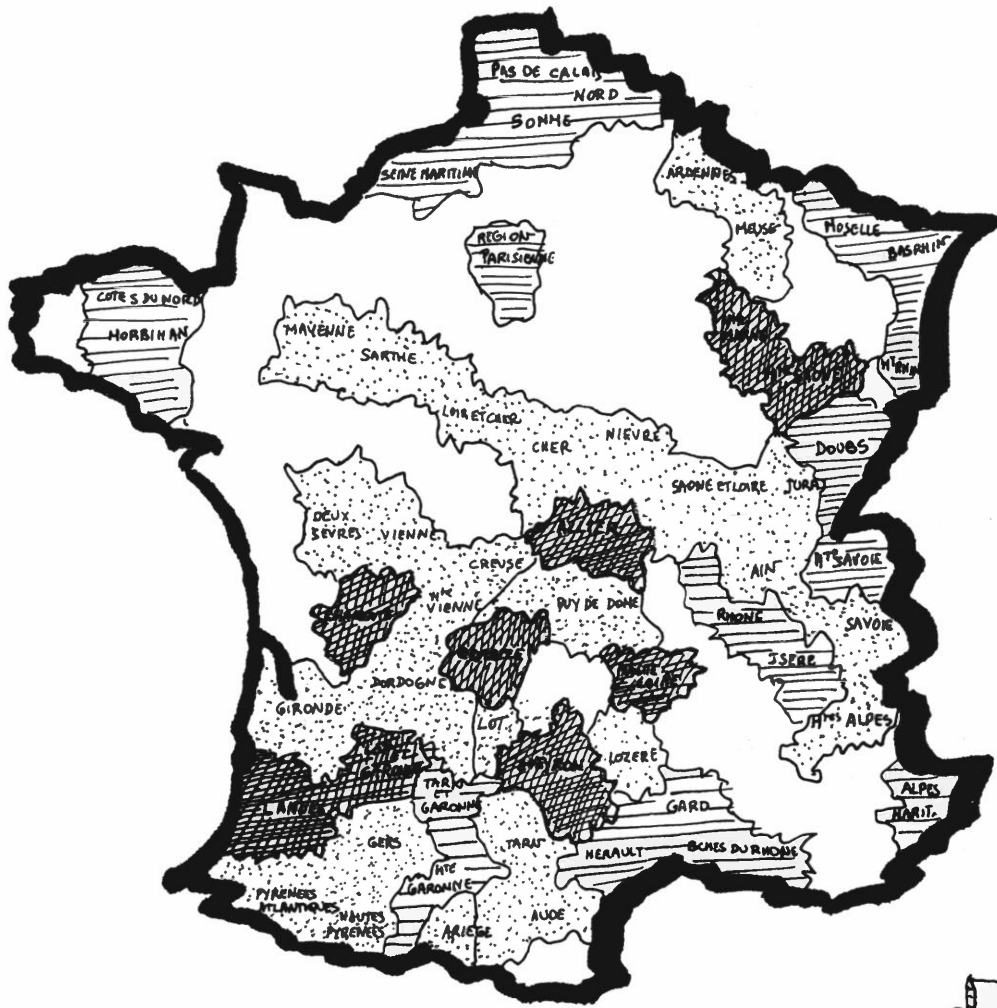
Le chef n'est pas content. Depuis notre arrivée, c'est la pagaille dans son service. On a « allumé » tous les hommes de son agence (et y'en a pas mal). Il tient cependant à préciser que lui-même est très sensible à notre charme et à notre physique, mais que lui, vu sa position de chef de service, il ne peut se permettre d'avoir certaines familiarités avec nous, comme les « autres ». Catherine et moi, on se regarde, on ne comprend vraiment rien ! Le personnel est sympa, mais c'est tout !

On ne voit pas où il veut en venir, ça vient. Il nous a débarrassé tout ça pour nous annoncer, que vu les faits relatés, il ne pourrait renouveler notre contrat pour Septembre, car il se sentirait responsable, moralement, d'avoir gardé deux filles comme nous, dans l'administration.

Qu'est-ce que on a de spécial ? Pendant deux mois, on a pourtant fermé notre gueule, respectueuses de la hiérarchie (!!!), hé, le boulot, c'est dur à trouver ! Devant cette menace de licenciement, aberrante, on en a eu vraiment raz le bol de notre grand chef ! On est allées voir le chargé de mission. Il a gueulé à notre arrivée (ça doit être une habitude du milieu ?), mais finalement a déclaré ouvrir une enquête. Vous n'avez jamais entendu dire que dans l'administration, c'était plutôt cool ?

N'en croyez rien, c'est des bobards. Le lendemain, on recevait par pli recommandé, ses remerciements pour notre passage à l'A.N.P.E. (CA de Malte). Alors ils ne sont pas solidaires dans l'administration ? Faut-il dire AMEN et avaler tout ça ?

22 Août 1975



DE FEMMES
DEMANDEUSES
D'EMPLOI

sur l'ensemble des demandeurs d'emploi

LA MAJORITE DES CHOMEURS SONT DES CHOMEUSES

JE T'OFFRE MES FORMES, TU ME DONNES DU TRAVAIL,
JE TE DONNE DU TRAVAIL, TU ME DONNES TON CORPS

CATHERINE était candidate à un poste de secrétaire dans le bureau d'études où je travaillais. Elle convenait tout à fait à l'emploi, mais le chef de service hésita : « Elle est mal habillée »...

DANIELE ET CHRISTINE sont candidates au même poste. Elles ont la même qualification, la même expérience professionnelle. C'est Danièle qui l'emporte : elle est bien habillée, bien maquillée et montre ce qu'il faut de son corps, ni trop, ni pas assez.

Quand je suis entrée dans mon agence de voyage, le patron m'a dit : je crois que tu feras très bien l'affaire, mais permets-moi de te dire quelque chose : il faut que tu t'habilles un mieux. Malgré mes maigres ressources, je me suis habillée « mieux », c'est à dire que je ne portais plus un pantalon trop large (parce que déformé) avec un gros pull en laine, je remplaçais le pull par un chemisier dans lequel je gelais - mais enfin, on voyait mes formes !

Parfois, le désir de l'homme (ou même de la femme) est brutal

Parfois, le désir de l'homme est brutal et met la femme au pied du mur : si c'est non tu prends la porte. Mais, avant cette extrémité, avant de devenir victimes, il y a bien des situations où nous frisons la complicité. La société capitaliste crée des rapports marchands, où notre corps aussi est marchandise : j'ai un capital sexuel, il me faut l'utiliser sans quoi il se dévalorise - sans quoi je me dévalorise. Mais notre lutte n'est-elle pas aussi de refuser le piège de la rentabilisation de la sexualité ?

E. Sullerot cite dans « Histoire et Sociologie du Travail Féminin » un manuel célébrant le métier féminin par excellence, secrétaire : « Seule la femme sait sentir la volonté du patron », « Que faire si le patron est un sentimental, un lymphatique, un sanguin »... (Chapitre « L'accord parfait »). Elle ajoute : « Le métier de secrétaire n'est plus conçu que comme un succédané de rapport sexuel. Il faut donc que la femme s'adapte à son patron comme, en dansant, elle doit s'adapter à son cavalier, et cette seule idée de couple avec homme déterminant et femme miroir donne sa justification au « travail féminin ».



UN METIER TYPIQUEMENT FEMININ DANS UNE ENTREPRISE TYPIQUEMENT FEMININE

« Employée chez un imprimeur, elle avait demandé à passer dans l'atelier de composition où les salaires étaient 4 fois supérieurs. Cela lui fut refusé. Alors, elle alla se faire couper les cheveux, s'acheta des vêtements d'homme, se grima légèrement. 2 jours plus tard, elle se fit embaucher dans l'atelier convoité, par son ex-patron qui ne l'avait pas reconnue ».

(Histoire vraie. XIX^e s.)

1900,
CONGRES DE
L'ALIMENTATION

« Le travail des femmes est un mal social, cause du chômage des hommes, de la désertion des foyers, de la prostitution »

- 83 % de femmes à la CAF. Une entreprise, un travail, typiquement féminins, pourquoi ?
- C'EST FEMININ d'occuper un emploi qui n'exige aucune qualification à l'embauche et qui forme des Agents Techniques « hautement » qualifiés en six mois, pourquoi ?
- Les femmes n'ont pas, le plus souvent, contrairement aux hommes, de formation professionnelle.
- Beaucoup n'ont pas fait d'études. Lorsque l'on n'a pas eu la possibilité de donner un métier à tous ses enfants, on sacrifie d'abord les filles. Elles pourront toujours se marier et vivre sur le salaire de leur mari, en échange de l'accomplissement des tâches ménagères... et du devoir conjugal.
- Certaines ont fait des études mais qui ne leur ont pas donné de métier car ce n'est pas souvent le but de l'instruction dispensée à une fille (elle sera littéraire, ce qui lui permettra d'alimenter la conversation... mais pas de s'alimenter elle-même).
- Donc, nous voilà A.T.H.Q. après une formation professionnelle qui vise à faire de nous des employées ne connaissant que leur propre travail et ignorant tout du circuit des pièces qui leur passent entre les mains ; ce qui permet de sous estimer les autres et de provoquer des rivalités entre services. Ce que la direction préfère plutôt qu'une unité réalisée contre elle (... et on appelle ça la mesquinerie féminine !!!).
- C'EST FEMININ d'occuper un emploi qui ne permet aucune initiative, aucune prise de responsabilité, de faire un travail routinier, parcellisé. Et bien non, ce n'est pas dans notre nature.
- Depuis notre enfance, on nous a appris à nous en remettre à l'« homme » au père de famille d'abord, au mari ensuite, à les laisser prendre les décisions à notre place... et maintenant on a l'air de nous faire un cadeau en nous « offrant » un travail adapté à nos moyens. Le peu de satisfaction qu'on en tire montre pourtant qu'il ne nous convient pas tant que ça.
- Alors, sortez-en nous dira-t-on : il y a des possibilités de promotion à la Caisse. En fait, il y en a bien peu et sur quel critère.
- L'ancienneté, la conscience professionnelle : arriver à l'heure surtout (ce qui est facile lorsque l'on doit préparer les enfants

avant de venir travailler, mener les petits à la crèche et éventuellement faire une course « en passant »). Et puis, même si l'on devient E.P.I., E.P. 3 ou « petit chef », on n'a pas beaucoup plus d'initiative et de responsabilités sinon pour faire régner la discipline mais pas en ce qui concerne l'organisation du travail.

Quant au cours des cadres, bien peu d'entre nous y ont accès compte-tenu du travail à faire et de « leurs » tâches de famille (et quel mari assumerait ces charges, qui sont pourtant aussi les siennes, des mois durant pendant que sa femme apprend la législation de la Sécurité Sociale).

Enfin, compte tenu de tous ces aspects, ce travail offre une autre particularité, caractéristique des emplois féminins : le niveau extrêmement bas des salaires. Et toutes nos revendications sur ce point se heurtent au même leitmotiv : « Le salaire des femmes est un salaire d'appoint ». Pourtant on effectue le même nombre d'heures qu'un homme et pourtant de nombreuses femmes vivent avec leur seul salaire : célibataires, divorcées, veuves. Mais, celles-là, on les ignore : le salaire de la femme n'est pensé qu'en fonction du couple.

CEPENDANT A LA CAISSE ON NOUS OFFRE UNE COMPENSATION ...

Nous travaillons dans un service public qui distribue « aide et assistance » aux familles ! Ne nous répète-t-on pas d'ailleurs plusieurs fois dans le discours d'embauche qu'on entre à la Caisse, bien sûr pour gagner sa vie, mais aussi pour rendre un service. On fait un travail social... (ce qui pourra faire hésiter certaines à se mettre en grève car des allocataires ne seront pas payés !)

Ce sentiment, ce besoin diront certains, « d'aider les autres », de se dévouer, n'est-ce pas là une qualité bien féminine ? Est-ce par hasard que se sont en majorité des femmes qui soignent les malades, éduquent les enfants... secondent avec désintéressement les patrons surmenés ? !

Non, ce n'est pas par hasard, mais le dévouement n'est pas non plus inné chez les femmes. C'est le fruit de l'éducation. C'est cette façon d'agir que l'on inculque aux petites filles : « Il faut aider maman, aider tes petits frères et sœurs, aider ta grand-mère (tout ça pendant que tes frères jouent aux billes), et plus tard, te dévouer à tes enfants et à ton mari (qui lit le journal pendant que tu lui prépares des petits plats).



ROMAN-PHOTO COMPLET
PRESENTE PAR
**FACIT
ADDO**



Martine, ça m'ennuie de montrer ton travail de frappe au patron. Enfin... on va bien voir...

Cette petite Martine, son travail me déplaît. le directeur va pouvoir enfin faire la différence.

Lucienne ne travaille pas mieux que moi mais elle a une machine électrique moderne. elle. Je sais ; je vais demander une Fac à l'essai !

LA SPECIFICITE DE LA SITUATION PROFESSIONNELLE
PEU ENVIABLE DE LA FEMME N'EST DONC PAS DUE A
UNE TARE INHERENTE A NOTRE NATURE COMME ON
ESSAIE DE NOUS LE FAIRE CROIRE !

Elle est le résultat de l'éducation qu'on nous donne et par conséquent de la situation sociale que nous occupons.

L'éducation reçue par la femme ne l'aide pas à s'affirmer, à revendiquer, à prendre des responsabilités. Sa situation sociale entrave sa formation professionnelle et sa promotion (laquelle dépend bien souvent de l'assiduité... or qui s'absente quand un enfant est malade ?...). Ce n'est pas la fatalité qui nous accable mais bien des conditions objectives qui entravent notre existence.

Nous sommes conscientes que la lutte que nous menons, et qui démarre seulement, fait partie intégrante d'un combat prolongé avec l'ensemble des travailleuses et des travailleurs, visant directement le changement des structures de la société.

Ce n'est que dans une société socialiste que nous trouverons les conditions nécessaires à une véritable abolition de la division des tâches et à la disparition du « pouvoir mâle ».

Nous pouvons d'ores et déjà lutter :

- POUR le partage des tâches ménagères au niveau du couple, en gardant comme perspective les équipements collectifs,
- POUR l'accès à la formation professionnelle au même titre et dans les mêmes conditions que les hommes,
- POUR l'égalité des salaires à travail égal,
- POUR la reconnaissance de la nécessité d'une lutte spécifique des femmes et contre le sexisme qui divise.

GRUPE FEMMES C.A.F.



Pourquoi suis-je institutrice et de surcroît en maternelle ?

Je voulais faire de la recherche, mais j'ai très vite lâché, comme beaucoup de filles. Non pas que nous n'en ayons pas les possibilités intellectuelles, mais la persévérance, le fait que nous devons nous IMPOSER... c'était un combat trop difficile. Alors, on s'en va. Et bien souvent, on plonge dans ce qui est censé être notre domaine : les enfants...

Alors, que veut-on dire en parlant de vocation ?

FEMME = MERE : parce que j'étais fille, on me voyait déjà entourée de marmots, et ça a réussi !

Du plus loin que je me souviens, l'image que j'ai de moi est celle de la petite fille penchée sur le berceau de ses poupées !

Par contre, mes petits s'affairaient sur leurs autos, bateaux, avions, les démontant à plaisir.

L'APPRENTISSAGE DE NOS ROLES RESPECTIFS SE FAIT DES NOTRE NAISSANCE.

J'avais quelques illusions quand j'ai commencé à enseigner ! Je pensais que les images mythiques de l'homme viril et de la femme-tendresse, c'était atténué par l'entrée de plus en plus massive des femmes dans le monde du travail : l'idée de l'égalité des sexes en quelque sorte...

Et pourtant, chaque année, j'entends les garçons de 4, 5, 6 ans s'identifier à Tarzan, et mes « douces fillettes » s'occuper comme Maman avec tout le sérieux nécessaire, des poupées, de la dinette, maniant déjà le balai à la perfection. (L'autre jour, un petit garçon reprochait à l'un de ses camarades son « rire de bonne femme »).

Quand certaines filles se rebiffent, se bagarrent, s'imposent, on a une forte tendance à les considérer comme caractérielles !

J'enrage de voir les filles se soumettre aux poings batailleurs de ces messieurs en minuscule

INSTITS : UN METIER DE FEMMES ?
UN METIER DEVALORISE !

60 à 70 % de femmes dans le primaire !
100 % en maternelle !

Peu de choses ont été écrites pour comprendre ce phénomène de féminisation. Il faudra donc nous y lancer toutes seules. Je n'ai pas les moyens d'y répondre en termes d'analyse, mais seulement en posant des questions :

- Le fait que le métier se féminise a-t-il une quelconque incidence sur l'attitude des enfants par rapport aux enseignantes, par rapport à l'école ? La femme est bien souvent pour eux l'image de la mère. Ne vous est-il pas arrivé de vous faire appeler Maman ? Et comment l'avez-vous ressenti ?
- Dans les écoles où il y a encore quelques hommes, percevez-vous une attitude différente des parents envers le maître et envers la maîtresse ?
- On entend partout : institutrice, c'est un excellent métier pour une femme. Libre à 16 h 30, le mercredi et les congés, de quoi s'occuper en plus de sa petite famille...

Un métier qui se rapproche du travail à mi-temps envisagé pour les femmes. Non pas que je sois contre des aménagements qui nous donneraient encore plus de temps libre (pas uniquement pour les femmes d'ailleurs). Mais je crois que c'est important de comprendre pourquoi c'est envisagé plus spécialement là où il y a beaucoup de femmes, et à qui ça profite.

À propos de l'absentéisme féminin...

Une enquête donne des résultats éclairants :

- Les ingénieurs, cadres moyens et supérieurs s'absentent peu ou pas ;
- viennent ensuite les employés très qualifiés, employés de commerce, personnel médical ; leur taux d'absentéisme est inférieur à la moyenne générale mixte ;
- puis les enseignantes et employées de bureau ;
- s'absentent le plus : les ouvrières, manoeuvres, ouvrières qualifiées de l'industrie.

Moralité = le taux d'absentéisme est inversement proportionnel à la qualification, sans même qu'on fasse rentrer en ligne de compte la sur-fatigue due aux travaux domestiques...

Publicité

24 heures plus tard le délégué Facit est là...
Voilà une Facit c'est ce qu'il y a de mieux. Vous allez voir c'est formidable !



Je ne savais pas que vous travailliez si vite et si bien ! Mieux que Lucienne ! Bravo. Je vous donne le poste de Secrétaire

La frappe est nette. Comme c'est facile !

A partir de ce jour-là grâce à Facit, tout alla très bien entre Martine et son patron. Et Lucienne décida de quitter la maison.

FACIT ADDO
308, rue du Pdt S. Allende
92700 Colombes - Tel. 780.71.17

Machines à écrire et calculatrices électroniques



doigts de fée...

La société capitaliste juge bon de trouver le travail des femmes indispensable quand celui-ci devient un moyen irrésistible de faire encore plus de profits tout en rendant antagoniste et compétitif travail masculin et travail féminin.

Y-a-t-il menace de chômage ? C'est alors que les adversaires de tout poil du travail féminin se déchainent : Mesdames, vous serez plus utiles à la maison qu'à l'usine.

Y-a-t-il au contraire pénurie de main d'oeuvre ? On repense alors aux femmes pour qui le travail devient libérateur.

Pourtant les chefs d'entreprise éprouvent toujours une grande réticence à améliorer la formation professionnelle des femmes. Mais pourquoi promouvoir et encourager une formation qui coûte cher quand d'un moment à l'autre la femme peut être enceinte (dans certaines entreprises, au moment des tests d'embauche, on demande aux femmes si elles prennent ou non la pilule) ou tout simplement en congé de maladie pour s'occuper d'un enfant malade.

D'autant plus qu'un travail sans qualification est payé moins cher, donc double profit pour le patron.

D'autant plus aussi que, malgré le taux d'absentéisme élevé, les femmes donnent toute satisfaction sur le plan du travail... Les petits chefs et les grands chefs ne reconnaissent-ils pas qu'elles entretiennent entre elles l'émulation, qu'elles acceptent mieux que les hommes de mauvaises conditions de travail, les mutations de postes. Elles représentent donc pour certaines tâches, les plus dures, les moins qualifiées, les plus monotones (les femmes c'est bien connu, préfèrent avoir l'esprit libre et les mains occupées...), les moins payées, une main d'oeuvre précieuse, avec laquelle la main d'oeuvre masculine ne supporte pas la comparaison. Et pour cause. Il existe chez les ouvriers une tradition de lutte contre l'exploitation patronale, alors que les femmes, à cause de leur aliénation, de leur soumission millénaire à l'homme, de la nécessité absolue pour la plupart de travailler, éprouvent beaucoup plus de difficultés à se battre sur le terrain des conditions de travail, sur les conditions d'exploitation, face au patron-père-mari.

En fait les qualités professionnelles demandées sont l'obéissance, la docilité, la rapidité dans le travail et la maîtrise parfaite de ce travail tout en sachant que les femmes sont « naturellement » beaucoup plus « douées » pour les travaux manuels délicats que les hommes. Les patrons ont donc tout loisir d'exploiter leur dextérité « naturelle ».

De plus, les femmes, dans leur velléité à accéder à un emploi plus qualifié donc mieux rémunéré, se heurtent à la résistance tant de la maîtrise que des ouvriers car elles osent poser un regard d'envie sur des emplois jusqu'alors réservés aux hommes. On leur reproche d'ailleurs de « détériorer l'ambiance »

de travail, de casser les rythmes de production » du fait qu'elles travaillent davantage. C'est bien pour cela que les femmes contribuent à l'expansion de branches d'activités industrielles fortement exportatrices car en laissant le patron les exploiter davantage, elles rendent ces industries plus compétitives face aux industries étrangères. On comprend alors pourquoi, pour reprendre les très pudiques paroles de F. Giroud, « les femmes occupent encore peu de postes de responsabilité et d'autorité dans le monde professionnel ». En 1973, 17,7 % de femmes seulement dans les professions libérales-cadres supérieurs-cadres moyens (les cadres moyens doivent d'ailleurs occuper une bonne partie de ces 17,7 %).

Par contre dans le secteur industriel, la situation des femmes est très mauvaise : 60,5 % sont ouvrières et une part croissante occupe des emplois de manœuvres. Elles sont concentrées dans des postes généralement peu qualifiés ou subalternes. Il y a d'ailleurs nette régression par rapport à la situation passée.

C'est dans la Fonction Publique que l'on trouve le plus de femmes qualifiées mais, on s'en douterait, leur nombre reste proportionnellement plus important dans les grades inférieurs (catégorie B : 58 %, catégorie C : 65 %) et elles sont très rarement bénéficiaires du « choix » pour les nominations aux emplois supérieurs et aux grades supérieurs de leur catégorie.

De ce fait, l'écart entre les salaires moyens annuels réellement perçus par les hommes et les femmes est de 33,6 % (source INSEE Etats 2460). Cet écart augmente au fur et à mesure que la qualification professionnelle est plus importante ; il est de

25 %	pour les manœuvres
29 %	pour les employés
36 %	pour les ouvriers qualifiés
39 %	pour les cadres moyens
55 %	pour les cadres supérieurs.

Il est à ajouter pour ceux qui ne sont pas convaincus que, pour une même qualification, les ouvrières sont plus payées dans les entreprises mixtes employant des hommes en majorité que dans les entreprises exploitant une majorité de femmes.

Malgré la loi du 22/12/72 imposant l'égalité des rémunérations entre les hommes et les femmes, le Ministère du Travail communique, sans crainte d'être ridicule, que l'écart moyen du salaire horaire a seulement diminué de 3,9 % de juillet 68 à juillet 74.

Longtemps considérée comme personne à charge quand elle était au chômage, n'apportant qu'un salaire d'appoint au ménage, dernière embauchée, première licenciée... Face à cette situation, des femmes commencent à prendre conscience qu'elles sont davantage exploitées par le système que les hommes, justement parce qu'elles sont femmes



MAMMOUTH

*« si elle était bien, elle pourrait monter au bureau...
si elle était moche, elle pourrait repartir...
il n'y avait pas de travail... ? »*

Les employés du Mammouth Rennes (280 personnes, 70 % de femmes) se sont mis en grève le 1er septembre contre un patron de choc arrivé le 1er janvier 1975 de Carrefour Bordeaux et voulant instaurer la terreur dans le magasin.

Les conditions de travail se dégradent, les avantages acquis étaient rognés. Alors, les employés sont entrés en grève pour :

- la garantie de l'emploi : titularisation des temporaires, passage à temps complet des temps partiels qui le désirent, réintégration des licenciés, annulation des avertissements ;
- les salaires : 1700 F mini, 200 F pour tous ;
- l'heure syndicale mensuelle ;
- de meilleures conditions de travail (problème des horaires, des pointeuses...).

Pendant trois semaines, les employés ont maintenu le magasin fermé à l'aide d'un amas de charriots devant les grilles. Ils ont occupé la nuit devant ce barrage.

Ils ont popularisé leur lutte en discutant avec les clients, en faisant des panneaux : Mammouth n'écrase pas les prix, mais écrase les clients et les employés.

Ils ont organisé des fêtes, des manifs, des collectes dans toute la ville avec l'aide du comité de soutien. La direction a fait intervenir à deux reprises les agents de maîtrise contre les grévistes. La reprise s'est faite après l'intervention des non grévistes armés de crochets, de lances à incendie, qui ont démoli partiellement le barrage.

Ils ont obtenu :

- la réintégration d'une partie des licenciés, l'annulation des avertissements du premier semestre
- 6,5 % d'augmentation avec mini de 110 F ;
- le 13ème mois ;
- 5 F par jour et par enfant de moins de 3 ans pour frais de garde.

Pourtant, toutes les femmes n'ont pas pu participer activement à cette grève (problèmes du mari, des enfants : aucune crèche n'a été organisée).

Les commissions (presse, animation, livre noir, femmes) n'ont pas pu se réunir vu le manque de local, la trop grande préparation des fêtes, la tendance des employés à se reposer sur les délégués.

Mais, pendant trois semaines, les employés ont appris à se connaître, à collaborer ensemble, ils ont rompu le train-train quotidien.

Nathalie, groupe 18^e



Pourquoi êtes-vous entrées au Mammouth,

malgré les conditions de travail en nocturne, les problèmes de garde des enfants, les grossesses prématurées ?

J'ai téléphoné par hasard, il y a 12 ans. A cette époque, ils embauchaient facilement, mieux que maintenant. Donc, je suis entrée tout de suite, et depuis je suis dans l'engrenage.


Je suis sortie de l'école et j'ai trouvé ça tout de suite, depuis j'y suis. Ça fait deux ans. A Rennes, de toutes les façons, il n'y a rien, quand on n'a pas de qualification...

J'ai cherché autre chose, ayant comme qualification première vendeuse en pâtisserie. J'ai essayé plusieurs places en pâtisserie et on me disait : « Vous avez plus de 18 ans ! ». J'étais trop vieille. Ils voulaient des filles de 14-15 ans qu'ils pourraient former et payer moins cher. Et pourtant, je demandais le tarif normal.



en nocturne, très tôt le matin aussi. Comment s'organisent les femmes pour garder les enfants ?


C'est un problème épouvantable ! Ils sont souvent confiés à des parents à la campagne pour la semaine. Les parents ne les voient alors que le dimanche. Pour les filles qui commencent à 6 h du matin, il n'y a pas de nourrice pour prendre leurs gamins à 5 h 1/2. Elles se débrouillent aussi avec leurs maris...

 Pourquoi n'y a-t-il que des filles aux caisses ?

Parce qu'on est plus dociles, les hommes, plus nerveux, enverraient promener les clients.

Pour des raisons esthétiques, il faut être charmante, accueillante, bien habillée, « beau cul, belles cuisses ».


Du temps de Martin, à l'embauche, la fille remplissait sa feuille d'emploi et la fille de l'information téléphonait au chef du personnel qui demandait comment elle était... Si elle était bien, elle pouvait monter au bureau... Si elle était moche, elle pouvait repartir, il n'y avait pas de travail...

 Et vos conditions de travail ?


Je travaille aux caisses. Aujourd'hui, par exemple, de 6 heures à midi à la caisse sans bouger (on a 1/4 d'heure d'interruption et encore il faut parfois réclamer pour l'avoir). Les vendredi et samedi de 9 heures du matin à 10 heures du soir. On a le bruit des caisses, des clients, de la musique... On porte presque toutes des lunettes à cause de cette lumière au neon. Et le soir, moi, je ne peux plus lire tellement j'ai les yeux fatigués. On a un samedi et un lundi par mois. Ce sont des semaines mal équilibrées. Les vendredi et samedi, ce sont des journées dingues !

Avant la grève, j'allais donner ma démission tellement j'étais fatiguée à tous les points de vue, les nerfs et tout... Madame X, ça fait un mois qu'elle est en maison de repos, les nerfs ont craqué. Et Madame Y, elle commence en plus son ménage à 5 heures du matin, et ça pour mieux dorloter son mari !


A la réserve aussi c'est dur. On n'a pas le droit de s'asseoir, même si on est enceinte. On est toujours enfermées, on ne voit personne.

 Et les temps partiels ?


Il y a beaucoup de femmes à temps partiel aux caisses. Elles attendent de passer à temps complet. Aussi, dès qu'on leur propose des heures supplémentaires, elles les prennent. Cela leur fait des horaires impossibles, car en plus elles sont tout le temps de nocturne. Maintenant, elles n'ont aucun espoir de passer à temps complet. Pour les patrons, c'est une main d'œuvre plus souple, ils leur donnent des heures sup' quand ça les arrange.

 Vous reste-t-il du temps de loisir ?

Non pas vraiment, le soir on est trop fatiguées. Au cinéma, j'y suis allée une fois cette année. Et le dimanche, on préfère se reposer. En plus, il y a tout le travail à la maison.


 Et les femmes enceintes supportent ces conditions de travail ?

En « réserve », les accouchements prématurés sont fréquents (col de l'utérus ouvert dès le 5ème mois). Une a perdu son gosse à la naissance : l'accoucheur lui a dit que c'était à cause de son travail. Une autre, tous les samedis, elle tombait en syncope. Et malgré cela, ils ne font rien pour modifier, pour améliorer les conditions de travail. Quand elles tombent en syncope, 1/4 d'heure de repos et elles remettent ça.

 Vous avez eu la visite du Planning Familial. Pourquoi la direction a-t-elle favorisé cette visite ?

La politique de la maison, c'est d'éviter les congés maternité. Quand on est montées voir le PDG de la SER, pour lui demander certaines conditions de travail pour les femmes enceintes, il a dit : « Oui, j'accepte, à condition qu'il n'y ait pas plus de 6 femmes enceintes par équipe ».


Dans la réserve, il y en avait 4 enceintes. Ils ont dit : « Il y en a trop, vous devriez aller vous renseigner au Planning »....

 Quels sont vos rapports avec vos chefs ?

Aux caisses, ce sont des femmes ; dans les réserves, c'est plutôt des hommes. Aux caisses, elles contrôlent, elles font les plannings. On a aux caisses une chef caissière et deux sous-chefs. Les chefs femmes sont particulièrement emmerdantes. Des employées n'ont pas fait grève pour ne pas déplaire à leurs supérieurs hommes. On a l'impression d'être menées par des gens qui ont un tas de problèmes familiaux et autres, qui sont traumatisés, aigris...

Pendant la grève, les caissières principales, elles étaient devenues hystériques, des fauves ! Alors, quand on voit des chefs se comporter comme ça, ça la fout mal...

Leurs promotions sont plus ou moins douteuses. Il y en a qui ont été achetées. On monte en grade quand on se prostitue avec les chefs. Les chefs ont souvent plus de considération pour les femmes mariées. Pour se mettre bien avec elles, il faut leur raconter notre vie privée, elles sont ravies quand on leur raconte nos problèmes.

 Vous venez de terminer une grève de trois semaines avec occupation. Durant cette grève, le rapport de force établi vous a permis de faire céder le patron sur certaines de vos revendications. Comment cette grève a-t-elle démarré ? Quelle a été la participation des femmes à cette grève ? Quels problèmes les femmes ont-elles rencontré, par rapport à leurs maris, leurs enfants ?

On en avait marre : les avertissements, les primades, les licenciements...

Mais nous, ça nous faisait peur de faire grève, on se disait pour un ou deux jours et puis finalement on a continué, il n'y avait pas d'autre solution.

Au printemps, on a commencé par un débrayage de 2 heures et puis maintenant, nous voilà au 20ème jour. Ça je ne l'aurais pas cru avant. Même la veille du débrayage, on n'aurait jamais pensé qu'il y en aurait tant à débrayer.

Il y a des filles qui ont eu des problèmes par rapport à leur mari. Il y en a qui se sont fait taper, cogner dessus, et pourtant parmi celles-ci certaines ont tenu jusqu'au bout. Pas question de venir la nuit pour l'occupation pour celles-là.

Il y a d'autres maris qui, par contre, ont été très sympathiques, ils venaient coucher avec leurs femmes, ils nous apportaient du café le matin.

Un problème important que l'on n'a pas résolu, c'est la crèche. D'autres femmes auraient pu se joindre à nous s'il y avait eu une garderie. Entre nous, on aurait pu s'organiser.

Au cours de la grève, il y a eu une évolution. Au début, certaines filles n'osaient pas prendre des responsabilités, puis elles se sont mises à faire des panneaux, à discuter avec des gens... Ce qui manque le plus aux femmes, c'est de savoir discuter de ces problèmes. Si on ne sait pas, c'est parce qu'on n'a jamais eu l'occasion.

 Quelle est votre participation dans le syndicat ?

Dans le syndicat, on laisse les délégués tout faire, que ce soit des délégués hommes ou femmes. Mais ça, on sent que ça pourrait changer. Il faudrait rester dans cette ambiance de maintenant, où tout le monde est prêt à se battre, à discuter...

Pendant la grève, les délégués hommes parlaient plus, et ils étaient plus écoutés que les femmes...

Au Printemps, c'est un homme qui est délégué syndical, mais ce sont les femmes qui mènent la grève. Les hommes viennent aux heures de pointe, puis ils s'en vont...


Il faudrait que l'on se retrouve maintenant de temps en temps entre nous pour discuter du Mammouth et pour ne plus laisser les délégués nous défendre seuls.

 Cette grève du Mammouth a-t-elle changé quelque chose entre vous, dans vos rapports ?

Avec les non grévistes, on s'est insultés, injuriés...

Mais entre les filles grévistes, on a appris à se connaître pendant la grève. Il serait intéressant que l'on continue à se voir entre filles. Le problème, ce sont les horaires et que l'on est pressées de quitter le Mammouth.

On a vu, compris que nos problèmes par rapport au travail, au mari, aux gosses... n'étaient plus des problèmes individuels et qu'il fallait donc se regrouper pour en discuter.

 A la fin de la grève, les grévistes ont été agressés brutalement par la maîtrise et les non grévistes. Ils ont cherché à déplacer les caddies qui bloquaient l'entrée et à vous chasser avec les lances à incendie. Comment avez-vous riposté, la violence vous a-t-elle fait peur ?

Pour beaucoup d'entre nous, c'était la première fois qu'on se trouvait dans une pareille situation. On a toutes eu peur au début, surtout qu'on ne s'était pas du tout préparées, le problème d'un affrontement sérieux n'avait jamais été discuté en assemblée générale. Et puis, finalement, quand on a vu nos petits chefs nous insulter et essayer de retirer les charriots, un bon nombre d'entre nous a participé à la riposte.



horaires variables :

encore une façon d'aménager la double journée...

On les appelle de 36 façons, les horaires libres, les horaires mobiles, les horaires à la carte, les horaires flexibles, dynamiques, individualisés et que sais-je encore... et pourtant ils fonctionnent tous de la même façon. Dans un certain nombre d'entreprises, surtout à majorité féminine d'ailleurs, les patrons nous en rabattent les oreilles comme si c'était la solution miracle, la panacée qui va permettre à toutes les femmes de ne plus courir, de ne plus être énevées, etc...

- vous ne voulez plus arriver en retard ? Horaires variables
- l'école ouvre à 8 H 30 : horaires variables
- l'école ferme à 17 H : horaires variables
- les commerçants ouvrent à 8 H et ferment à 19 H : horaires variables
- vous êtes trop serrées dans le métro : horaires variables
- les administrations, les banques ferment à 17 H : horaires variables
- vous n'avez pas le temps de vivre : horaires variables
- vous êtes fatiguée, nerveuse : horaires variables.

Alors, les horaires variables qu'est-ce que c'est ? Voyons rapidement le fonctionnement ; la journée est divisée en 2 parties ; la plage mobile (généralement 2 heures le matin et 2 heures le soir) à l'intérieur de laquelle les travailleurs choisissent leur heure d'arrivée et leur heure de départ, et la « plage fixe » située entre les deux et qui exige la présence de tout le personnel.

Le contrôle est effectué en général à la minute près par des compteurs individuels électroniques, ou si c'est moins moderne, chacun compte ses heures.

Ainsi donc chacun peut arriver quand il veut et repartir de même. Cependant un impératif de taille demeure : faire 40 heures dans la semaine.

Qui retire le plus d'avantages des horaires variables ? Les patrons ou les travailleuses... et les travailleurs ?

« On a constaté que la pratique de l'horaire libre tendrait à diminuer le taux d'absentéisme que la mensualisation avait augmenté ».

Monsieur Ringotte, directeur du personnel de la Redoute à Roubaix déclarait dans le Monde du 8-7-75 qu'il était très satisfait des horaires mobiles et que « les salariés ont fait preuve d'une auto-discipline et d'une auto-organisation remarquables. Des talents cachés se sont révélés au niveau de l'organisation : les salariés s'arrangent entre eux pour que les périodes d'amplitude pendant lesquelles chacun arrive à sa guise soient couvertes afin de ne pas gêner la production ».

Les avantages des patrons : meilleure rentabilité, moins d'absentéisme, meilleure disponibilité du personnel, salariés plus détendus... enfin bref ils sont très contents.

Et pour les femmes, quels avantages ?
- Elles sont plus détendues : le matin peut-être mais le soir, n'est-ce pas toujours la même course...

- Elles sont moins fatiguées ; pourtant elles travaillent exactement le même nombre d'heures et si elles arrivent plus tard le matin ce n'est sûrement pas parce qu'elles sont restées au lit une heure de plus, mais parce qu'elles auront préparé la cuisine du soir (que le mari les aidait à faire d'habitude), fait un peu de lessive ou autre chose encore...

-Elles n'auront pas de frais de nourrice le matin ; oui, mais le soir le même problème se reposera. Certaines s'arrangeront peut être avec leur mari, mais les autres ?

AMELIOREZ vos revenus.
Devenez DELEGUEE en parfumerie Produits de toilette pr hommes. Gains impt. Ecr. ou se présenter
GENTLEMEN'S SELECT CLUB
21, r. d'Antin, Paris-2.
073-15-79 ou 742-06-76.

Groupement national de négociants en ameublement cherche pour son service achats secrétaire musclée pouvant taper le courrier, mais aussi remplacer son chef, si nécessaire. Nécessité de dévouement, autorité, initiative, intelligence, préférence à personne ayant expérience dans l'ameublement. Débutantes s'absentent. Rép. av. C.V., pl., réf., présentations à 7-211, « le Monde », pub., 5, r. des Italiens, 75407 Paris-9e.

540
possibilités de bien gagner sa vie

110
CARRIERES INDUSTRIELLES

50
CARRIERES DU BATIMENT

60
CARRIERES DE LA CHIMIE

60
CARRIERES AGRICOLES

30
CARRIERES INFORMATIQUES

100
CARRIERES FEMINIQUES

70
CARRIERES COMMERCIALES

F I D E S
10, avenue de La Bourdonnais
75007 - PARIS
551.63.80

Mademoiselle,

Nous avons l'honneur d'accuser réception de votre lettre par laquelle vous faites acte de candidature à un poste d'enseignement dans notre établissement.

Nous vous informons que notre école étant mixte, nous ne faisons appel qu'à la collaboration de professeurs masculins.

Avec nos regrets, nous vous prions d'agréer, Mademoiselle, nos salutations distinguées.



LA DIRECTION

Sans compter tous les autres désavantages, les tolérances de retard, de récupération que les patrons grignoteront peu à peu. Et puis si on l'appelle horaire individualisé, cela veut bien dire également que peu à peu le quart d'heure que l'on prenait le matin pour se parler avant de commencer à travailler, ça n'existera plus. Ainsi nous n'aurons plus le temps de nous parler de nous réunir. Et même certaines ne prendront plus le temps de manger le midi, d'aller boire un café pour être plus vite sortie le soir.

Ainsi donc ce que F. Giroud appelle « l'autogestion du temps » permet seulement aux femmes d'organiser un peu mieux leurs tâches, mais de faire toujours les mêmes, sinon plus, de pallier la carence des équipements collectifs et des moyens de transports.

Non, l'autogestion de ce temps là, nous n'en voulons pas, nous voulons une véritable réduction du temps de travail et des équipements collectifs en nombre suffisants ouverts 24 heures sur 24.

Call-girl culinaire

Aux vieux maris célibataires dont la griserie de liberté s'amoindrit au fil des vacances et qui, après avoir épuisé les folies exorbitantes des restaurants parisiens, souhaitent retrouver un foyer solitaire. De juillet à septembre en faisant un numéro sur leur cadran de téléphone, une voix suave leur donnera (si leur femme préférée a oublié de le faire avant de partir...) des conseils pour acheter et confectionner leur pitance au mieux et en plus simple. Une call-girl culinaire est un cadeau de choix !

Allé menu. 24 heures sur 24. 256.86.77.

Groupe Femmes CAF et Cathy.

Mme GONZALEZ
17, rue Thiers - ANGERS -

13 août 1975

LETTRE OUVERTE A MADAME GIROUD
Secrétaire d'Etat à la Condition Féminine

Madame,
J'ai été très étonnée de votre réponse à la radio et à la télévision. Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu personnellement ? Dois-je attendre que la justice suive son cours ? Comment dois-je résoudre les problèmes financiers immédiats qui se posent à moi ?

Je viens d'apprendre que mon ex-mari a eu trois enfants depuis notre séparation ; il est ouvrier et ne pourrait me verser les deux millions, plus les dommages et intérêts, qui me sont dus, qu'à son propre détriment et à celui de sa nouvelle famille. C'est à l'Etat et non à lui que je réclame cette somme.

Je lui demande donc de ne rien verser et de n'accepter aucune saisie. S'il devait être poursuivi, il y aura du join !

Par ailleurs trouvez-vous normal que je n'ai droit qu'à 400 Frs de pension alimentaire par mois. Comment voulez-vous éduquer 4 enfants avec une somme aussi dérisoire. Certes, celle-ci est déjà trop élevée pour mon mari, mais trouvez-vous normal que l'éducation des enfants dépende de la situation matérielle du père ? Qu'on soit fils d'architecte ou fils d'ouvrier, le prix de la nourriture, des vêtements, des jouets... est le même.

D'autre part je pense avoir droit à une vie décente. J'ai travaillé trois mois dans l'hôtellerie, les horaires, les jours de congés ne me permettaient plus de voir mes enfants. Mon salaire étant trop faible pour les faire garder, ils étaient dans la rue. Pour toutes ces raisons, j'ai quitté mon emploi ; je considère que défait, j'ai été licenciée. Je réclame donc un salaire de chômeuse jusqu'au jour où j'aurai un travail me permettant de vivre correctement et d'accorder à mes enfants l'affection à laquelle ils ont droit.

Aujourd'hui, nouveau coup dur. on me refuse l'aide médicale pour l'hospitalisation de mes enfants en 1974 et 1975, sous prétexte que j'ai une voiture. Mais cette voiture ne m'appartient pas : je la loue par le système du leasing ; est-ce un signe de richesse ?... Comment vais-je payer cette nouvelle note à l'hôpital ?

Je ne peux plus payer mon loyer ; or on me refuse un appartement HLM, car je ne suis pas salariée. Comment voulez-vous que je m'en sorte ?

Ma situation financière est de plus en plus catastrophique. J'ai immédiatement besoin de ces deux millions pour payer toutes les dettes que j'ai dû contracter.

Si début septembre je n'ai rien obtenu, je ne serai plus seule pour agir. Mon cas n'est pas isolé, madame, beaucoup de femmes divorcées connaissent la même situation ; beaucoup d'hommes n'ont pas les moyens de payer une pension alimentaire. A elles toutes, à eux tous, je fais appel pour qu'ils me soutiennent et qu'ensemble nous nous battions. Qu'ils m'écrivent à :

Mme Gonzalez
17, rue Thiers, Angers, 49000

En attendant une réponse de votre part, je vous envoie, Madame, mes sentiments respectueux.

femme au foyer



« Ma Femme ne fait rien, elle est
à la maison »

Et pourtant, nous sommes tout à la fois : femme de ménage, cuisinière, serveuse, bonne d'enfants, répétitrice, blanchisseuse, repasseuse, couturière, infirmière...

et au besoin : leur mère, leur femme, leur fille.

Tout à la fois et rien en particulier. Le repos hebdomadaire, connais pas.

Les femmes mariées voulant reprendre la « vie active » ne sont pas allocataires car elles ne sont pas reconnues comme chômeuses, pas plus que celles qui se voient brutalement privées du salaire de leur mari, ont des enfants à charge et doivent trouver du travail.

Une femme au chômage n'a plus le droit de mettre ses enfants à la crèche. Alors, aux difficultés de la recherche du travail - et il faut du temps pour chercher - s'ajoute la garde des enfants...



« Le premier soir, quand je suis rentré, je n'ai pas voulu le dire à la maison, surtout à cause de la grande fille. Elle a 16 ans, qu'est-ce qu'elle allait penser de son père ? Chômeur... c'est pas à dire.

« Chômeur, c'est pas un métier, c'est celui qui est capable de rien, personne n'en veut.

« Mais un homme, la maison, c'est pas son travail » (sa femme travaille et lui fait les courses...)

« Je rentre chez moi et je fais le ménage, comme une femme. Même les femmes, il y en a beaucoup qui travaillent et qui gagnent bien. Moi, je suis comme une femme qui ne travaille pas ! »

(Ce récit d'un chômeur traumatisé est tiré d'une interview parue dans le Nouvel Observateur en septembre 1975)



Lui, il travaille.
Quand il rentre, il faut que tout soit prêt. S'il en a bavé toute la journée, s'il a rongé son frein, ravalé sa colère, il défoulera à la maison. Après tout, c'est le seul endroit où il est un peu le maître... Si la journée s'est bien passée, s'il est de bonne humeur, il racontera peut-être l'ambiance, les copains de boulot, le syndicat éventuellement. Je serai contente qu'il me parle, mais ce pincement... cette bouffée d'extérieur... ça me fait un peu mal, ça m'agresse, ça m'agace... Je me dis que c'est mesquin, mais je pense à ma journée : qu'y aurait-il à en dire ! Je suis fatiguée pourtant, mais que s'est-il passé ? Les mêmes tâches, les mêmes soucis, peu de contacts - le petit bout de la pognonnette ? A moins que ça ne soit la vie qui soit un peu étriquée... Pourtant, mon, je n'ai pas un moment à moi... Je me demande comment font celles qui travaillent... Tenir la maison, s'occuper de sa famille, ça remplit la journée, et puis la soirée. Parfois, je me dis qu'il pourrait me donner un coup de main... En fait, c'est chacun son boulot... Ça a toujours été comme ça... C'est juste que parfois, je me sens comme en dehors du coup, même avec les enfants. Et puis... si on s'entendait plus ?



SEGUY DANS SON LIVRE « LUTTER » :

Question : Votre femme est-elle restée en marge de votre activité militante ?

Réponse : Elle n'était pas engagée, il est vrai que lorsque nous nous sommes connus elle avait 19 ans. Par la suite, elle est devenue elle-même militante d'une cellule de quartier, de l'U.F.F. et du Secours Populaire... Elle aurait eu du mal à avoir une activité beaucoup plus importante EN RAISON DE MA VIE. Maintenant, nos trois enfants sont grands, ils ont moins besoin de moi ; auparavant, il m'est souvent arrivé de partir le matin très tôt alors qu'ils dormaient et de rentrer le soir très tard alors qu'ils allaient se coucher. Par conséquent, SES RESPONSABILITES DE MERE DE FAMILLE AVEC UN PERE TEL QUE MOI ne lui auraient pas permis, même si elle en avait eu le goût, d'avoir une vie militante plus remplie.

Question : A-t-elle cessé de travailler pour élever ses enfants ?

Réponse, lorsque nous avons eu notre premier enfant. Puis elle a repris périodiquement certains emplois... Finalement, avec les trois enfants et ma vie militante, sa vie professionnelle s'est trouvée compromise.





Ménagère, le capitalisme me dit «inactive». Et moi, je dis souvent :
«je suis sans profession, je ne travaille pas»... des milliers d'heures
de travail que j'effectue chez moi ne sont pas un travail. d'élevage
des enfants, l'entretien du mari, de la maison, tous ces services
domestiques auxquels la société s'adosse, ça me fait pas un métier.
d'argent dont je dispose, en retour, ne correspond pas au travail
fourni, mais dépend du salaire de mon mari et de son bon
vouloir. Ce travail énorme est nié socialement : il est
invisible et gratuit.

Encensée, exemplaire, conforme à ma «vocation naturelle», je
paierai le prix fort : pas d'identité sociale pour moi,
femme au foyer. Je suis à la merci d'un homme, congé-
diée si je ne fais plus l'affaire, ou réduite à le supporter,
à remettre ça avec un autre.

Qu'est-ce que ce travail qu'on dit mien et qui m'épuise sans
en être un ?

Où que je sois, on m'y renvoie.

Où vivent les racines de notre oppression :

domaine réservé /

travail gratuit /

femmes dévalorisées...

Quelle démarche pour en finir avec
le travail domestique gratuit ?

Qu'est-ce qui fonde sa gratuité dans
la société actuelle ?

Soient deux tartes aux fraises : l'une sera achetée chez le pâtisseries, des
gens seront payés d'un salaire pour la faire, tandis que l'autre sera
fabriquée gratuitement et consommée sans être passée par le marché
capitaliste. L'une aura une valeur d'usage (être mangée) et une valeur
d'échange (représentée par son prix d'achat), tandis que l'autre n'aura
qu'une valeur d'usage, même si sa fonction est autant de séduire le
mari, de mériter sa reconnaissance et sa protection que de lui remplir
l'estomac. Il n'y a donc pas de nature intrinsèque de la tarte aux fraises,
qui exige ou interdise une certaine somme d'argent pour être
comestible. Mais seulement l'occasion pour l'une de réaliser sa valeur
de marchandise parce que, dans la pâtisserie, elle est sur le terrain de
l'échange, et l'impossibilité pour l'autre d'en faire autant parce qu'elle
est produite/consommée dans la famille. Tout est là.

De la même façon, l'infirmière ou l'employée de maison seront payés
(mal, ce qui n'est pas fortuit), mais pas la femme au foyer. Pourtant,
leurs gestes, leurs prestations seront les mêmes. Mais les unes seront
passées sur le marché du travail, l'autre aura pour terrain d'action sa
famille et pour tout contrat le contrat de mariage.

La gratuité du travail domestique, dans la société ac-
tuelle, repose sur l'opposition famille/marché : elle a
une base économique et des fonctions multiples
(économiques, idéologiques, politiques) qui sont autant
de façon de concourir au maintien des rapports de
production existants.

● Avant le capitalisme, la famille est un lieu de produc-
tion : production pour l'échange et production pour
l'auto-consommation. Tous les membres de la famille
travaillent ensemble, même s'il y règne une répartition
sexuelle des tâches et un rapport différencié à la
propriété (exploitation par le chef de famille des autres
membres).

● Avec l'industrialisation, les petits propriétaires
agricoles, les artisans sont prolétarisés, contraints de
vendre leur force de travail aux capitalistes. Le dévelop-
pement du capitalisme arrache progressivement aux
femmes les quelques métiers qui leur étaient encore
ouverts, et, parallèlement au développement du salariat
masculin, il cloue les femmes à la maison sans autre
ressource que la paye du mari. Le révolution de 1789 et
son arsenal juridique perfectionné ensuite par
Napoléon, consacrent cette réclusion forcée. Privées des
droits politiques, instruites juste ce qu'il faut pour in-
culquer quelques vertus civiques aux enfants en bas âge,

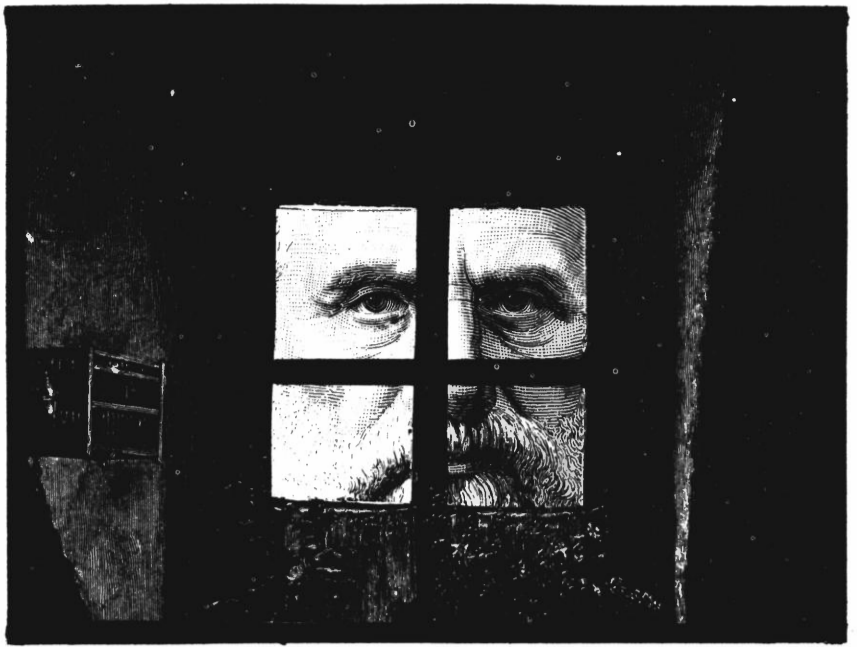
les femmes éprouvent les limites de l'égalité universelle
dans le système bourgeois. On leur découvre soudain
une vocation de pondeuses béates : l'amour maternel,
sentiment inconnu jusqu'alors est inventé pour justifier
le grand enfermement. Leur travail n'est toléré qu'en
cas d'absolue nécessité et toujours entaché de honte : la
promiscuité des ateliers offense la pudeur et mène à la
prostitution (pas les salaires de misère ou l'absence de
salaire !).

La mort du travail à domicile parachève cette évolution.
Avec le capitalisme, la fonction de la famille est réduite
à la procréation et l'entretien de la force de travail par le
biais des travaux domestiques non rémunérés et du ser-
vice sexuel baptisé devoir conjugal. Les produits
destinés à l'échange et à l'essentiel de la consommation
familiale sont désormais fabriqués en dehors de la
famille qui devient un débouché, source de profits, pour
les marchandises produites ailleurs. Il n'y a plus de
production que destinée à l'échange et située dans
l'usine, alors qu'autrefois les produits de consommation
étaient issus de la famille et échangés sur le marché par
le chef de famille, voire à certaines périodes par les fem-
mes elles-mêmes.

Les produits du travail domestique, la transformation
des matières premières effectuée dans la cuisine, à la
machine à coudre, les services et les soins restent vir-
tuellement échangeables par les femmes, mais en dehors
de la famille, en dehors de leur famille. La famille
devient le dépotoir des tâches dont la société ne veut pas
se charger ; le maintien du caractère privé des services
domestiques et leur exclusion du circuit travail contre
salaire signifient ce refus de prise en charge.

Là est le verrou que notre lutte ne peut contourner : le
capitalisme utilise la force de travail des femmes dans
un cadre privé, sous le masque de rapports individuels,
affectifs homme/femme fixés par un contrat privé, le
mariage, qui est l'institutionnalisation d'un rapport d'op-
pression occulté. Un faisceau de contraintes,
économiques, sociales, psychologiques, politiques, doit
nous y conduire, consentantes, c'est à dire condi-
tionnées. Il ne fallait pas, il ne faut pas que nous
soyons libres de refuser le travail domestique, son par-
tage inégal et son accomplissement privé. Et ce cadre
privé qu'est la famille capitaliste renvoie à la propriété
privée des moyens de production. Luttant contre l'une,
nous ne pouvons épargner l'autre, car leur imbrication
détermine aujourd'hui notre oppression. Car le rapport
social qui lie le salarié au sans salaire - la famille

est partie intégrante du rapport social qu'est le capital lui-même, le rapport de salaire. Un premier niveau de démythification est de montrer que le salaire ne rémunère pas tout le travail de celui qui le touche, mais seulement celui nécessaire à la reproduction de sa force de travail (c'est à dire nécessaire à produire les biens de nourriture, de logements, de loisirs): Mais la reproduction de la force de travail ne peut se faire sans le travail additionnel de la femme au foyer. Donc, le salaire ne rémunère même pas tout le travail nécessaire à la reproduction de la force de travail, puisque la totalité du travail domestique n'intervient pas dans la détermination de son niveau: le cadre *privé* de la famille est là pour assurer que ce travail est fait tout en le maintenant caché. On peut dire que la ménagère travaille gratuitement pour le capitaliste et que tout se passe comme si le mari salarié vendait *indirectement* la force de travail de sa femme, celle-ci étant néanmoins occultée dans la notion de salaire.



● Si les femmes veulent un salaire, elles devront sortir de la famille. Mais tout devra leur rappeler la précarité de leur présence dans le monde du travail salarié. On les y appellera, mais en les pénalisant, tout en ne pouvant, au fur et à mesure du développement des forces productives capitalistes, et avec des variations conjoncturelles, se passer de leur force de travail à l'extérieur.

La gratuité du travail domestique et la dévalorisation sociale des femmes ont là leur base économique dans la société actuelle: dans cette interdiction d'accès direct au monde de la valeur, au monde de la production commercialisée, dans ce rapport nécessairement médié

qu'organise la famille. Les louanges aux mères exemplaires, aux bonnes maîtresses de maison feront la sauce: gratifications compensatoires pour cimenter le système, fausse reconnaissance pour que nous restions à notre place. La gratuité du service social effectué par les femmes *sanctionne* l'absence de valeur de leur travail dans une société régie par le profit. Le règne du marché s'adosse aujourd'hui à une zone d'ombre où, sous la surveillance des maris, se réalise un travail socialement utile, mais non productif au sens strict que le capitalisme confère à ce terme, et de ce fait pénalisé.

● Exclues de l'accès aux moyens de production, les femmes non salariées ont néanmoins un rapport à la production, qui leur est spécifique. Cette spécificité - médiation par l'homme - est leur oppression, entièrement adaptée par le système à ses fins de maintien des rapports de production existants. Avec toutes les limites d'une telle analogie, on pense au « développement du sous-développement » orchestré par l'impérialisme: *l'écart n'est pas retard*, il est quotidiennement reproduit par un système qui s'en nourrit. D'où la vanité d'une lutte où nous nous contenterions de vouloir « combler le fossé », autrement dit de souhaiter l'« égalité » dans le système actuel. Système totalitaire et totalisant s'il en est, le capitalisme s'est taillé une famille sur mesures, profitant d'une oppression séculaire qu'il a remodelée, adaptée à ses besoins du moment. Ce qui est né avec le capitalisme, c'est une plus grande division économique-sexuelle au sein de la famille, une plus grande dépossession des femmes et leur surexploitation. Mais le cycle infernal qui fait de la femme au foyer un travailleur au rabais, et de celle-ci un travailleur en sur-sis n'est pas sans faille. De l'utilisation de la force de travail des femmes naissent des contradictions multiples que le système, depuis lors, s'est contenté de gérer sans parvenir à les résoudre. On a beau faire, on a beau dire, l'expérience de l'extérieur mine l'univers clos du foyer, limite le rôle de l'homme, finit par donner des idées... Dès le XIXème siècle, l'utilisation intensive de la main d'œuvre féminine fait apparaître des germes d'éclatement de la famille ouvrière.

Depuis lors, toute l'histoire de la législation sur le travail féminin, sur la famille, traduit cette contradiction entre les tendances à la dislocation de la famille produites par le développement même du système et la nécessité de la maintenir debout à grand renfort de béquilles institutionnelles. Protection du travail des femmes, allocations familiales, maigres équipements « collectifs » et, plus récemment assouplissement des lois sur la contraception et le divorce traduisent à la fois l'impossibilité de ne pas enregistrer ces poussées et la nécessité de lâcher un peu pour que l'essentiel survive. Contradiction entre le besoin, variable selon les conjonctures, mais toujours présent, de la force de travail des femmes à l'extérieur du foyer et le besoin, non moins prégnant, de les maintenir dans ce cadre. En ce sens, les équipements « collectifs » conçus et octroyés aujourd'hui de façon si restrictive ne sont pas l'amorce d'une socialisation impossible dans une société de classes antagoniques et d'oppression d'un sexe par l'autre: ils sont seulement l'indice d'une possibilité: la prise en charge de ces tâches ailleurs que dans la famille.

Mais la double journée, par où le capitalisme croit gagner sur les deux tableaux à la fois, porte en elle la révolte des femmes. Parquées en quelque endroit réellement hermétique, nous ne nous serions peut être pas rendu compte... Nous aurions manqué d'un point de comparaison. Mais ils ont eu besoin de nos bras, ils nous ont tirées des foyers, traînées à l'usine, au bureau. Pas toutes, mais suffisamment pour que ça se sache. Et nous n'avons pu nous empêcher de parler, de penser, bien que notre temps soit calculé au plus juste pour éviter ce risque. Signe des temps: le mouvement des femmes renaît, stimulé par les secousses qui ébranlent le système.

*Les femmes relèvent la tête. Les femmes ne jouent plus le jeu.
Les femmes salariées prennent leur part du combat contre l'exploitation commune.*

Et pourtant...

*IL a sacrifié sa famille à la lutte, chapeau!
ELLE a abandonné ses enfants pour une grève, mère indigne!*

*IL a occupé toute la nuit, il met les pieds sous la table en rentrant...
ELLE ne va pas occuper la nuit: qui fera à manger à la maison?*

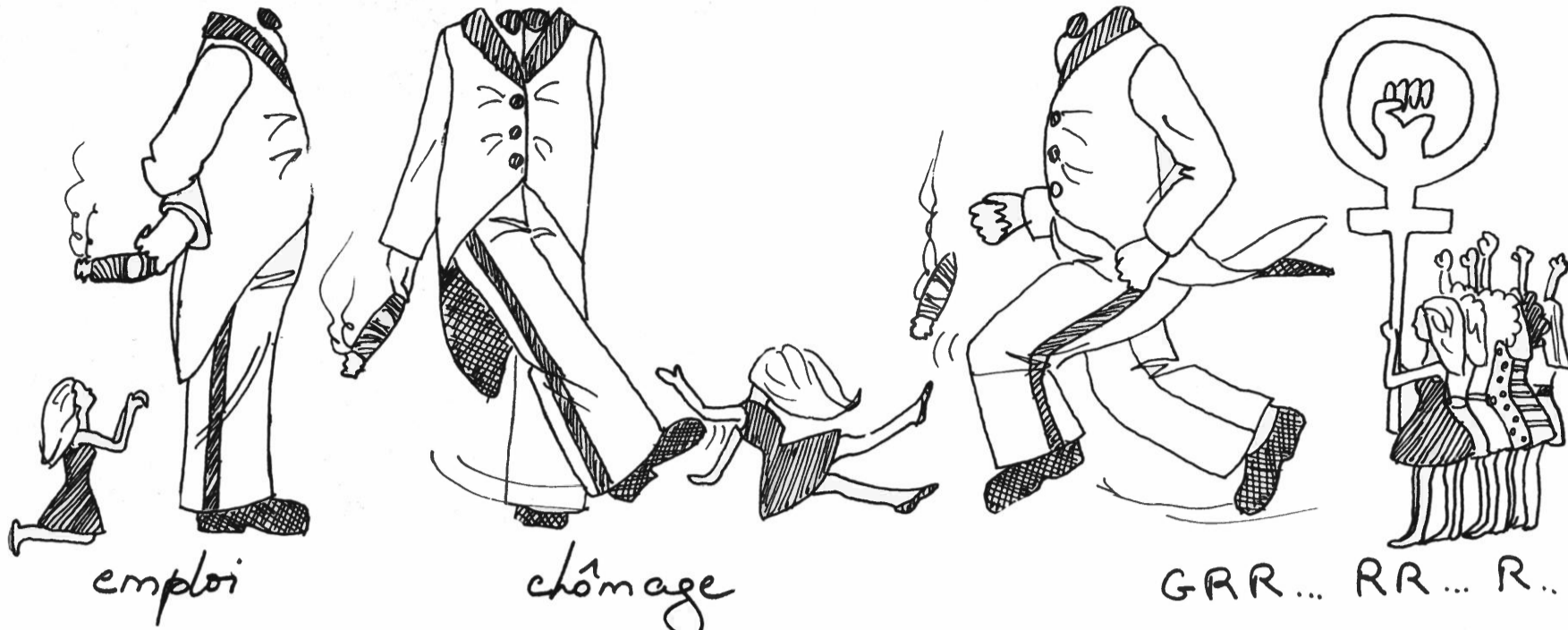
*Contre les flics ou les jaunes, IL se battra,
depuis l'enfance, il a appris la violence...
ELLE est démoniaque dans les affrontements,
on lui a appris à se faire protéger, à pleurer...*

*IL n'était pas contre une crèche pendant la grève,
mais ce n'était pas prioritaire...
C'était vital pour que les femmes participent plus à la lutte,
mais elle n'a pas osé insister...*

*IL prend la parole,
on ne sera peut-être pas d'accord mais on l'écoute...
ELLE parle,
on serait peut-être d'accord si on l'écoutait...*

Alors, la lutte au coude à coude n'annule pas automatiquement le handicap d'être femme





Au développement de nos luttes, à notre remise en cause du travail domestique gratuit, à notre résistance au chômage grandissant, à notre dénonciation de la double journée, ils répondent : horaires variables, travail à mi-temps, salaire maternel...

Alors, faisons le ménage et espérons la sanctification de Giroud... A demain la médaille d'or pour celle qui aura gagné 3 secondes sur le temps passé à faire la vaisselle...

Alors, quel choix entre d'un côté un travail sans qualification, mal payé, abrutissant, pris en sandwich dans le travail ménager, et de l'autre, l'isolement le plus radical entre la lessive, les enfants et le grain de poussière qu'on aura oublié sous-la-photo-de-famille-qui-trône-sur-la-télé ?

« La MERE de famille réalise une fonction à la fois économique et éducative : ce rôle doit être reconnu par la société. Il convient donc d'instaurer un véritable statut social de la MERE (et de créer) une INDEMNITE équivalente à 50 % DU SMIC pour laisser à la mère de famille LE LIBRE CHOIX (!) entre travailler ou élever ses enfants ».

Lecanuet

Ben voyons ! Alors, on va être « libres » de « choisir »... pour 50 % du SMIC ? Autant appeler ça une augmentation des allocations familiales ! Ce n'est pas un salaire, et pour cause, c'est un dédommagement, une prime à l'enfermement, un petit coup de pouce pour décourager celles qui seraient tentées d'encombrer le marché du travail. Pour la revalorisation de la profession, on repassera !

La famille se lézarde ? Vous cherchez à en sortir ? Poussées par le besoin d'un deuxième salaire ? Parce que vous ne voulez pas être entretenue ? Patience... Pour l'instant on ne vous donne rien, mais on vous promet un peu et même, on lâchera peut-être... Pas aux femmes, aux « mères », faut pas confondre. Pour sauvegarder les institutions, parfois, faut mettre le prix. Alors, la « cellule de base de la société », vous pensez...

Et s'ils y mettaient le prix ? Si c'étaient 1000 F ou plus (rêvons un peu...) qu'ils nous donnaient ? Qu'est-ce que ça changerait au fond ?

Financièrement, on serait moins justes... Une journée de travail, ça vaut mieux que deux... Et puis le boulot salarié, dans le quotidien, ça veut dire : petits salaires, grands chefs, fatigue, pas le temps de vivre, d'aimer, de réfléchir...

Et pourtant... Le temps de vivre, les femmes au foyer ne l'ont pas. Inexistantes socialement, nous qu'êtes souvent par la « perfectionniste » une reconnaissance illusoire. Spécialisées à vie dans les travaux domestiques, de quel droit en demandons-nous un partage plus équitable : l'idées, tenace, du « chacun son boulot » nous maintiendrait à vie chacune à notre place. Parquées dans les cuisines, isolées les unes des autres, ça continuerait comme avant. Et notre fatalisme, parfois, quand notre emploi est menacé, ce sentiment d'être là de passage, pas vraiment à notre place, en serait renforcé. Comme c'est pratique pour ceux qui manipulent notre force de travail !

Certaines féministes, en Italie notamment, se sont laissées prendre au piège : elles ont vu dans le salaire maternel la reconnaissance, enfin, de notre travail caché et le moyen pour les femmes, d'acquiescer une conscience commune de travailleuses domestiques, condition de notre lutte collective.

Ce faisant, elles semblent croire que l'octroi d'une « indemnité » (qui n'est pas un salaire, ce n'est pas un hasard) confèrera enfin une valeur sociale au travail que nous effectuons dans la famille, oubliant que dans la société capitaliste, c'est l'inverse qui se passe : le salaire rémunère, partiellement, la valeur du travail fourni, il ne suffit pas à la créer.

Certaines touchent déjà un salaire pour ce travail, ce sont les employées de maison, surexploitées, méprisées (certaines n'ont même pas droit à ce minimum d'identité : être appelée par son nom, comme cette femme renvoyée parce qu'elle refusait de se laisser appeler « Marie »... c'était une tradition chez ses employeurs : depuis 30 ans les « bonnes » s'appelaient comme ça et pas autrement !). Payées, mais pas tellement revalorisées :

- une sur deux n'est pas déclarée à la Sécurité Sociale ;
- l'horaire maximum fixé par la convention parisienne est de 54 heures, mais l'horaire réel est de plus de 60 heures pour 65 % des Portugaises et 55 % des Espagnoles ;
- une sur deux dort sur un divan ou un lit de consultation, sans même une chambre à elle ;
- et surtout : LES INSPECTEURS DU TRAVAIL N'ONT PAS LE DROIT DE VIOLER LES DOMICILES PRIVES POUR VOIR CE QUI S'Y PASSE...



Les infirmières, le personnel de service en général touchent un salaire, qu'ils peuvent négocier ainsi que leurs conditions de travail quand ils sont rassemblés en des lieux créés par le capitalisme, services « publics » ou entreprises privées, où leur fonction d'auxiliaires de la production est reconnue : réparer la force de travail endommagée dans les hôpitaux, acheminer les marchandises pour les transports, favoriser la circulation de l'argent pour les banques, etc.

Loin de nous permettre de faire un pas en avant vers notre libération, loin de nous arracher, ne serait-ce qu'un peu, au lieu par excellence où elle s'organise, le « salaire maternel » est un appât pour que nous y restions, un aménagement pour sauver l'essentiel.

Alors, que faire aujourd'hui ? Camper, pures et dures, sur des positions maximalistes : notre libération tout de suite ou rien du tout ?

Non. Nous ne crachons pas sur les améliorations que nous pouvons arracher dès aujourd'hui. Mais que ces avantages ne nous soutiennent pas comme la corde soutient le pendu ! Que ce que nous pouvons obtenir dès maintenant par nos luttes soit autant de points d'appui pour l'extension, l'approfondissement de notre mouvement.

Cela, une seule revendication-magique ne peut pas l'exprimer. Notre exigence de libération totale — libération de la servitude domestique et de l'exploitation salariée — s'incarne aujourd'hui dans de multiples batailles, défensives et offensives, qui doivent être autant de coups portés au système capitaliste et à la famille patriarcale qui le sert.

Alors, au salaire maternel, nous répondons d'abord par l'affirmation de notre droit au travail. C'est une bataille que les femmes mènent depuis des siècles et qui signifie bien autre chose que le droit d'aller se faire tondre à l'atelier ou au bureau : le refus de l'enfermement dans la famille, le moyen de dire non le soir au mari, l'apprentissage de la lutte et de la solidarité sur le lieu de travail, la participation de plein pied à imposer contre le sexisme de nos compagnons de travail... Travailler pour moi, toi, nous, la plupart du temps c'est une nécessité, pas une réalisation. « Le travail libère la femme » ? Non. Mais qu'une partie d'entre nous travaille et les contradictions de cette société à notre égard éclatent. Et c'est une brèche où s'engouffre la révolte des femmes, salariées ou non. C'est la sortie du ghetto familial et la preuve que notre « nature » se réduit à leur « culture ». C'est un point d'appui pour tout notre mouvement, c'est un point d'appui pour moi quand je rentre le soir, si je veux m'en servir, si je commence à dire non.

Les hommes sont trop fatigués pour nous filer un coup de main après le boulot ? Justes bons à mettre les pieds sous la table ?

Il n'y a pas de travail pour tout le monde et pour nous en particulier ? C'est que tous ceux qui ont un emploi travaillent trop et trop longtemps : réduisons le temps de travail de chacun pour en fournir à tous et à toutes, ça fera toujours un alibi de moins et plus de temps pour vivre !

Nous lutons contre les discriminations dans la formation et la qualification, contre l'inégalité devant l'emploi mais nous voulons bien autre chose que l'égalité devant l'exploitation. Jeanne Deroin le disait déjà en 1848 en réponse au très sexiste Proudhon :

« Plutôt ménagère que courtisane, je suis d'accord avec vous. Mais combien ne sont-elles pas devenues courtisanes par dégoût du ménage ? Il faut offrir à la femme un moyen terme, le travail. Il ne faut pas, comme vous le dites, sortir la femme de l'atelier, mais il faut TRANSFORMER l'atelier, cette source d'activité et d'indépendance ».

Nous voulons un partage équitable, mais pas seulement des maris ou des compagnons compréhensifs.

Aux aménagements multiples de la double journée, nous opposons la socialisation des tâches domestiques. Non pas seulement une crèche ici, une laverie là, auxquelles nous seules continuerions d'aller. Mais une prise en charge sociale, collective, de ces tâches, qui nous libère enfin de l'esclavage domestique. Cela, nous le savons, passe par l'abolition d'une société de classes, où l'antagonisme, la compétition et l'individualisme l'emportent sur la solidarité, où ce qui prime c'est le profit, ou il n'y a pas de rupture entre propriété privée des moyens de production et rapports de propriété entre les individus. Sophie Catherine

MOULINEX LIBERE LA FEMME !!!

Madame, le cadeau que votre mari va vous faire pour que vous puissiez préparer le repas pendant que la machine à laver tourne... que le biberon chauffe... que le lave-vaisselle vous remplace si bien... vous permettra de faire 36 choses en plus, et d'en retrouver toujours de nouvelles que vous n'aviez pas le temps de faire !

Après l'usine, après le bureau, les mêmes tâches domestiques vous attendent. Votre double journée de travail, Moulinex, Thermor, Calor et les autres ne l'allègent pas : ils en éliminent le temps perdu pour que vous en fassiez toujours plus et plus vite.

COTE FACE : ce qu'ils disent

Ils nous flattent : « La femme mérite le mieux »

...pour nous pousser à la compétition :
« Arthur Martin vous en donne plus »

... en nous promettant de gagner du temps :
« Maintenant, la Moulinette électrique réalisera en quelques secondes le long travail effectué jadis »

...et de monter en grade :
« L'achat que vous venez de faire et un peu d'attention suffiront à faire de vous mieux qu'une cuisinière : UN maître rôtisseur »
« Du bien au mieux, du féminin au masculin, une ménagère mais UN cordon bleu... »

NOUS NE VOULONS PLUS que les millions d'heures de travail domestique qui nous retombent sur le dos restent le fardeau privé de chacune d'entre nous !
NOUS NE VOULONS PLUS recommencer chaque jour la même course contre la montre !
NOUS NE VOULONS NI le retour au « bon vieux temps » de la lessiveuse, de la serpillière et des femmes parquées à vie entre les quatre murs du foyer ! Ni continuer comme aujourd'hui, esclave familiale déguisée en fée du logis, s'échinant chacune chez soi et accumulant les gadgets ménagers de plus en plus coûteux ! Ni simplement qu'« il » fasse un peu plus souvent la vaisselle !

NOUS VOULONS une prise en charge collective par la société tout entière de ces services gratuits que nous effectuons pour le compte de tous depuis des siècles : **NON A LA DOUBLE JOURNÉE DE TRAVAIL !**
NOUS VOULONS le temps de vivre plutôt que les profits des trusts électro-ménagers et de leurs agents publicitaires !

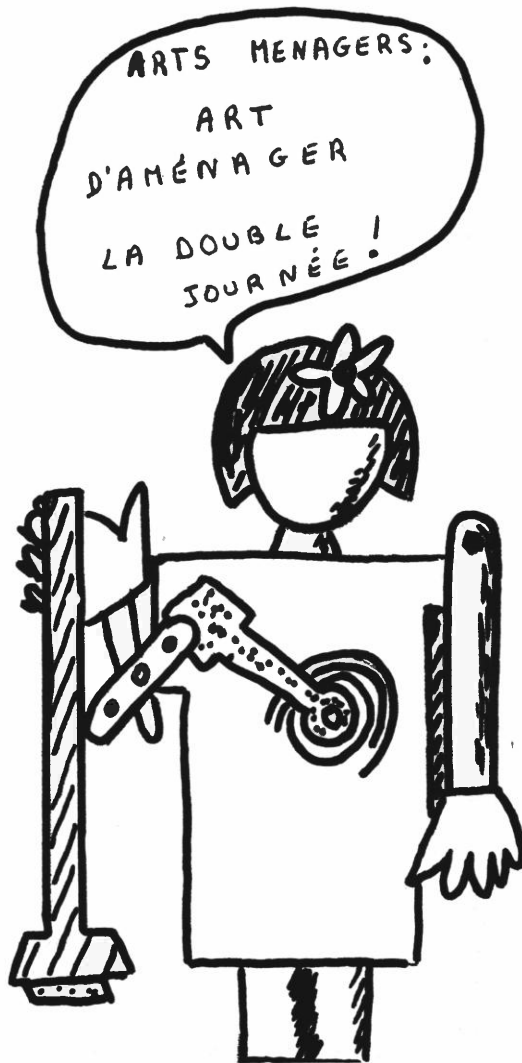
Pour prendre ce temps, nous voulons :
- Des équipements collectifs gratuits et pratiques dans chaque quartier (laveries, crèches ouvertes 24 h sur 24, restaurants...) pour réaliser le même travail avec des appareils conçus pour servir un grand nombre de gens !
- Une réduction massive du temps de travail pour tous et pour toutes !
- A travail égal, salaire égal !

Notre libération passe aussi par la lutte pour ces objectifs.
Pas par les discours de Giroud ou de l'ONU !
Pas par la collection complète des petits robots Moulinex !

COTE PILE : ce qu'ils ne disent pas

- L'exploitation de celles qui fabriquent ces appareils-miracle. Pour elles, les tâches les plus usantes nerveusement, les petits chefs sur le dos, les salaires inférieurs à ceux des hommes et en prime les licenciements quand ils n'ont plus besoin d'elles.
- Les luttes des travailleuses de l'électro-ménager : à Moulinex l'an dernier, chez Grandin aujourd'hui où 500 femmes occupent l'entreprise pour le maintien de leur emploi sur place.
- Le prix d'un lave-vaisselle équivaut à 3 mois de salaire d'une travailleuse de l'électro-ménager.
- Les manipulations des acheteuses : valse des prix et valse des étiquettes (faut que ça s'use ou que ça se démode).
- Comment ils nous montrent pour faire vendre : une lessive impeccable et nous voilà heureuses, un mari bien servi et nous voilà comblées, notre corps exhibé et le client accouru...

Des groupes femmes de quartier et d'entreprise, des Pétroleuses, des Femmes en Lutte



FEMMES



UNISSONS NOUS !

Les équipements sont sélectifs, c'est à dire ne bénéficient pas à toutes les classes sociales également. Par exemple, dans les arrondissements en rénovation à Paris, des crèches ont été construites dans les cinq dernières années, car la population, en majorité composée d'ouvriers et d'employés, est éjectée en banlieue et remplacée par une population de techniciens et de cadres : les crèches sont destinées principalement à assurer le travail des femmes techniciennes et cadres.

Les équipements sont également soumis à la rentabilisation. Pour continuer l'exemple des crèches : le prix de la journée qu'on paye est proportionnel au revenu, ce qui, paradoxalement, pénalise les petits revenus, car les directrices de crèches sont obligées par la Protection Maternelle et Infantile de pondérer leurs revenus et donc d'accepter dans « leurs » crèches une faible proportion de gens à petits revenus. On sait aussi que les hôpitaux sont soumis à la rentabilisation : manque de personnel et augmentation des actes sont les aspects les plus connus. Il en va de même pour la SNCF, les PTT, etc. Dans la présente période de crise économique et de chômage, les luttes du mouvement ouvrier se situent prioritairement sur le terrain de la défense de l'emploi. Les femmes sont actuellement lésées parce que notre emploi n'est pas jugé indispensable et aussi parce qu'on abandonne dans les faits la lutte pour les équipements collectifs. nous avons intérêt à ne pas dissocier l'un de l'autre.

Mais « plus d'équipements collectifs », ça peut vouloir dire « plus de possibilités matérielles d'aménager la double journée ».

On peut se poser d'autres questions :
- Est-ce qu'il s'agit d'avoir l'équipement collectif destiné à la garde des enfants, celui destiné à la garde des vieillards, des parkings par catégorie, ou celui destiné à laver le linge, celui destiné à la cuisine, etc., pour ne parler que de ceux qui sont actuellement dans le domaine du possible et qui existent déjà dans les grands ensembles en Suède ?

- Est-ce que « collectif » c'est toujours à opposer à « individuel » ?

- Est-ce qu'il peut y avoir socialement un gain de temps pour les femmes et les hommes qu'il y a « beaucoup » d'équipements collectifs ?

- Est-ce que les équipements collectifs doivent servir à nous rendre libres de travailler ?

- Est-ce que c'est notre seul intérêt ? Certainement pas...

Nous proposons que dans les luttes que nous menons, nous ne fassions pas seulement le catalogue des équipements collectifs jugés nécessaires, mais surtout que nous nous interrogeons aussi sur la relation qu'il y a entre équipements collectifs et travail salarié : entre autres, quel contrôle sur les équipements et sur le travail, et quelle répartition du temps entre le travail et le « reste » ? (Discussion à poursuivre)...



DANSEZ MAINTENANT !

Faire votre ménage en dansant...

Pourquoi pas ? La vie quotidienne, c'est aussi le mouvement, et la danse vous aide à retrouver la joie du mouvement à travers chaque acte de l'existence



Ce travail, la prostitution,
Le refus du travail ou la prostitution
Pour trouver un travail, la prostitution.

Femme vendue, femme mariée
Femme achetée, femme bradée
Il n'y a pas une femme qui ne soit évaluée

Femme, pour eux tu es toujours une putain
Femme, pour lui tu resteras toujours sa femme
100 % de la population féminine est au travail
La population féminine n'existe pas
Femme où es-tu ?
La voix sans corps ne répond pas.

Femmes, où êtes-vous ? Femmes, nous sommes là pas...

« Il n'y a pas la solitude d'un côté, le couple de l'autre. Il y a une vie qui ne doit pas être plus aliénante à 2 que seul, et il y a une vie qui ne doit pas être insupportable seule. Je ne suis pas plus prête à vivre n'importe quelle relation plutôt que d'être seule, que je ne suis prête à laisser se dégrader une relation qui me semble riche pour répondre à toutes les sollicitations (vie militante, amis, travail). Nous avons donc décidé de vivre séparément, ne nous voyant qu'à heure et date fixes, régulièrement dans la semaine. Ainsi certaines soirées sont libres chacun chez soi ou ailleurs et l'un ne reste pas dans un appartement vidé par l'absence de l'autre qui a choisi d'être autre part ce soir là. Cette relation demande à être entretenue et pour moi suffisamment sécurisante (pour cause d'insécurité profonde), donc nécessite un temps suffisant réservé prioritairement et de manière aussi absolue que possible. Le reste du temps nous appartenait mais nous avons évité au nom de la liberté bien illusoire à mon avis d'avoir à se demander tous les soirs s'il va rentrer (parce que c'est souvent la femme qui reste à attendre) ou de ne plus se voir du tout si elle a des choses à faire, ce qui est mon cas. Pendant le temps passé ensemble, nous ne faisons rien d'autre que de nous voir (discuter, faire l'amour). La nature de ces relations est aussi différente d'avec les histoires épisodiques, car nous restons « engagés » l'un vis à vis de l'autre. En cas d'urgence, nous pouvons toujours nous retrouver même si ce n'était pas prévu, alors que dans les autres relations plus lâches que j'ai, aussi attachés que nous soyons l'un à l'autre, l'un de nous deux peut être malade ou déprimé, ou avoir des ennuis, l'autre vit sa vie et n'est pas forcément là. Avec les autres, les « aventures » - aussi intenses soient-elles - nous ne nous retrouvons que pour ce que j'appelle « la fête » (c'est-à-dire les bons moments). De même pour toute relation parallèle nous avons choisi de respecter ce temps, à notre avis optimum, où nous nous retrouvons. Tout ceci paraît un peu disséqué et rigide, mais des limites rationnelles m'étaient tout à fait nécessaire personnellement pour me sentir à peu près sécurisée, mais aussi généralement pour que les mêmes schémas ne se reproduisent pas insidieusement (femme qui attend, homme qui produit, femme qui comprend, homme qui choisit). C'est pour moi la seule garantie à la fois de ma sécurité et de ma liberté. »

« Après 5 ans de vie commune, il nous est apparu comme naturel d'avoir chacun un lieu privé où l'on puisse vivre à son propre rythme. Un lieu proche, on veut se voir facilement. On a de la chance, on aura chacun son appartement dans le même immeuble. Immeuble où habitent déjà dansd'autres appartements.... des gens qui comptent pour nous. Bref, on ne se sépare pas : on ne va plus vivre ensemble.

Pourquoi ? Bien des raisons.

- Les problèmes matériels liés à la promiscuité, être deux dans un petit appartement fait que la vie de l'un empiète toujours sur celle de l'autre que ce soit par une présence, du bruit ou de la lumière à contre-temps.

- Le fait qu'une intimité constante ne rime à rien, il y a des moments où chacun perd son temps sous prétexte d'être avec l'autre.

- Et pour moi en tant que femme, ma tendance au suivisme se trouve renforcée (cette tendance à s'en remettre trop souvent à la personne qui a le plus d'initiatives extérieures, à savoir l'homme !). Seule je me sais apte à décider de mon temps.

C'est pourquoi une autonomie de temps et d'espace nous est apparue comme indispensable (trop difficile à atteindre dans le même appartement, même grand : parce que l'autre est là). En fait d'une certaine façon, on quitte l'ère couple et on entrevoit l'ère communautaire. »

« Nous avons vécu ensemble 4 ans et depuis peu nous avons décidé de ne plus habiter sous le même toit tout en gardant les mêmes relations qu'avant.

Pourquoi ai-je pris cette décision ?

Nos rapports devenaient de plus en plus des rapports de force où moi, femme, j'étais en position de faiblesse, même si j'étais libre et autonome au départ et que le partage du travail ménager se faisait. Pour notre environnement (amis, gens dans la rue, parents) je n'étais plus moi mais la femme de Monsieur Untel (tout en n'étant pas passée à la mairie).

Plus d'initiatives, plus d'autonomie, un petit poids je devins, et l'habitude m'en pris.

La domination de l'homme étant sociale, je constate qu'elle est très difficile à éviter dans les relations de tous les jours, même si notre mode de vie était différent des couples traditionnels (par la liberté dont chacun disposait. On n'échappe pas à la pression du monde extérieur ! Alors, on se sépare, je redeviens moi-même et peut-être revivrons nous ensemble, pour un temps. Je crois qu'il est indispensable de faire ces coupures de plusieurs mois pour ne pas succomber à l'aliénation dans le couple.

Nous avons choisi de ne pas vivre seuls cette période mais collectivement chacun de notre côté.

Ce que je recherche dans la vie collective, ce sont des rapports plus profonds, plus constructifs, pas uniquement sur le plan affectif, c'est mon existence politique et sociale que je veux préserver. Il me semble que vivre à plusieurs rend la lutte plus facile. »

Le couple ! On en a beaucoup parlé dans le groupe. C'était devenu pour plusieurs d'en re nous un gros problème.

Elle était mise au banc des accusés, cette structure dont on apprend enfant qu'elle doit devenir notre destin « naturel ». Support de la famille, étiquette sociale, aménagement matériel ou sécurité affective, le couple était mis en cause. Pour plusieurs d'entre nous, il fallait s'en échapper après une plus ou moins longue expérience de vie en couple. C'était en découvrir les limites et les contradictions. C'était chercher notre indépendance : découvrir une certaine « autonomie » à travers d'autres réactions ou en transformant celles de nos propres couples.

C'est en commençant à évoquer chacune notre propre histoire que sont apparues des similitudes dans ces démarches de « remise en cause » du couple. La modification de la structure du couple, voire son éclatement, n'était plus le fait d'une lutte individuelle mais d'une lutte largement partagée.

Il est difficile dans cette somme de lutte individuelle de faire la part des facteurs sociaux et de la prise de conscience renforcée par les discussions au sein du groupe lui-même.

Mais comment ne pas voir dans la situation aujourd'hui des femmes du groupe, une raison d'être des groupes femmes : lieu de partage et d'échange des problèmes individuels et d'actions communes ; lieu où se transforme aussi les idées reçues ; lieu où l'on puise la force de mener aussi la lutte au niveau de sa propre famille, de son couple, pour dépasser la lutte isolée et solitaire.

Tout en ayant conscience que les problèmes naissent d'une structure sociale à laquelle on n'échappe que difficilement, c'est par la confrontation de nos situation « personnelles » que nous avons trouvé un lieu qui renforce nos décisions pour notre émancipation : supprimer le sentiment de culpabilité que crée le regard de la société qui trouve dangereux et subversif l'apparition de certaines formes de rapports ;

Le couple, rapport à deux, embryon d'une famille, ?????? des relations pour répondre à des nécessités sociales. Cellule de base de la société, il a un rôle économique précis. Etiquette sociale, l'idéologie en place le présente comme une structure complémentaire : masculinité plus féminité égal être humain complet.

« Ce n'est pas par et pour « l'amour » que vivent la plupart des femmes, c'est par et pour le couple. Notre couple.

Les femmes y investissent leur affectivité toute entière. Elles choisissent la vie à deux pour conjuguer nuit et jour la « vie commune » irremplaçable et difficile. Pour expérimenter la durée, sans l'absence, la communion quotidienne et ses faillites : la satiété, l'indifférence, les mensonges, les répétitions du quotidien, les portes qui claquent, les lits à faire, la pendule et les enfants, et le bureau et la vaisselle... » (Evelyne Sullerot).

Il faut essayer de comprendre pourquoi nous pouvons nous confiner à un cadre économique, nous attacher à un certain rapport affectif.

On « choisit » de vivre en couple pour mille raisons :

- c'est la reconnaissance par un homme, être acceptée par lui. Ça nous permet d'exister, d'être protégée et de se sentir reconnue. Une femme seule est « inexistante », c'est le regard de l'homme qui la crée. On est la femme de... On est reconnu par sa famille, par les copains, par son travail

- C'est une aide matérielle, un arrangement économique (cadeaux de mariage, logement, salaires complémentaires...)

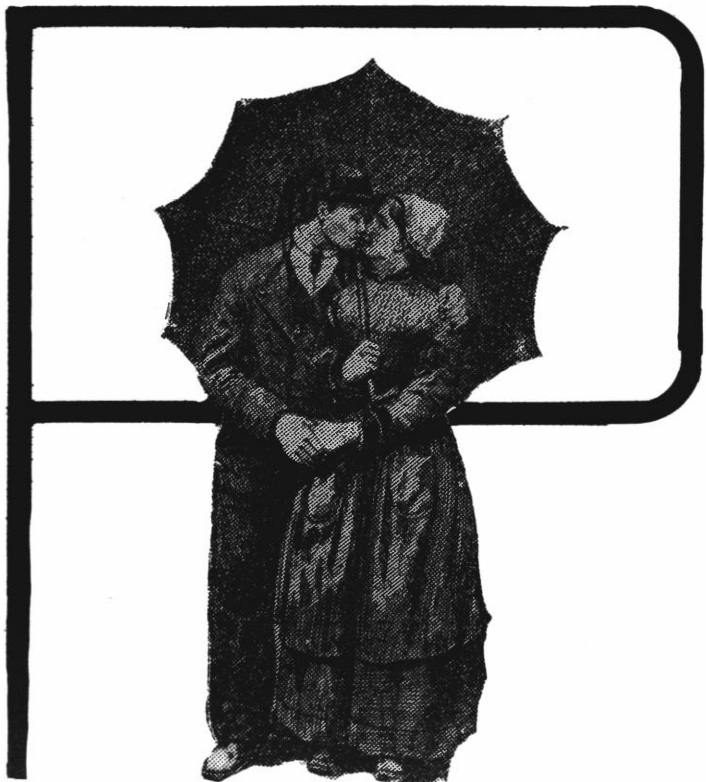
- Femme au foyer, on s'occupe du travail ménager, de l'éducation des mômes

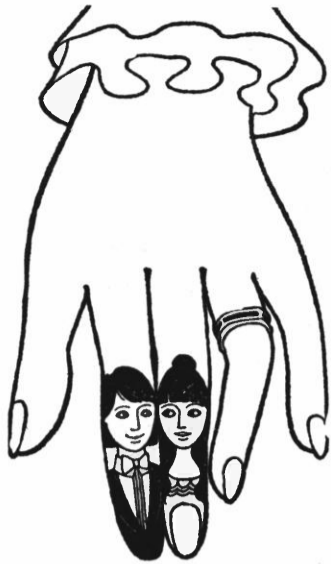
- Femme au travail, son salaire, inférieur à celui de l'homme, le complète

- L'hyperindividualisme de cette société, dans le travail, les loisirs, le logement, atomise l'individu qui retrouve dans le couple le confort affectif.

C'est pour surmonter la violence quotidienne du système que nous avons plus besoin de sécurité que d'« amour ».

- Pour échapper à la morale et aux tabous, on se marie pour avoir la permission de rapports sexuels ; pour légaliser le statut des enfants.





"les inséparables"
pour ne faire qu'un
quand on est deux

"les inséparables"
c'est le nom d'une
nouvelle collection
exclusive
d'alliances et de
bagues de fiançailles

MP

(annonce parue
dans "Le Monde")

La femme, dont le seul désir est d'aimer un homme et d'en être aimé, de l'admirer, de le servir, même de se modeler sur lui » (Sullerot).

En vivant en couple, on arrive à vivre par l'intermédiaire de l'homme, à travers lui, pour lui. On croit participer à la société parce qu'on se consacre à quelqu'un qui y exerce une certaine action. C'est là que se noue notre oppression. Dépendance, suivisme, c'est la peur

En vivant en couple, on arrive à vivre par l'intermédiaire de l'homme, à travers lui, pour lui. On croit participer à la société parce qu'on se consacre à quelqu'un qui y exerce une certaine action. C'est là que se noue notre oppression. Dépendance, suivisme, c'est la peur de l'extérieur, le refus des autres, le refus de se prendre en charge. Se nier soi-même, vivre sa vie en fonction des autres ; on nous apprend à être soumise : être normale : être comme tout le monde : vivre en fonction du regard des autres et de l'image que les autres attendent de soi.

Parce que les rôles sont déterminés d'avance, et ne permettent pas de prendre en charge notre identité.

Quelle sécurité bien illusoire ! Qui détruit ce qui nous permettrait d'exister par nous même. Pour arriver à quoi ? à ne plus savoir ce qui dans notre personnalité nous appartient de ce qui appartient à l'autre.

- On sort de sa famille pour se retrouver avec un homme sans jamais avoir connu l'indépendance.

- On renonce à exercer un métier, à se réaliser autrement qu'en entretenant une maison, en faisant la cuisine et en s'occupant des enfants. Pas de possibilité d'avoir des activités en dehors. Et puis on dépend économiquement du bon vouloir de l'homme parce que notre travail au foyer n'est pas reconnu par la société, il est dévalorisé, nié.

- Si l'on arrive à entrer dans le circuit : travail contre salaire, toutes les tâches ménagères seront à effectuer après le boulot. Une double journée de travail pour nous, alors.

- Un « bonheur » qui repose toujours sur la sécurité et qui entraîne une limitation apparemment confortable de nos possibilités. Un sentiment égal, mais ????????????, qui vient de notre soumission, de notre passivité. N'est-ce pas en fait une aliénation ? Souvent le couple se referme sur lui-même. On fait tout à deux. Les amis sont communs (en fait ce sont ceux de l'homme).

Il est difficile d'avoir ses amis, une activité propre.

Lorsqu'on vit sous le même toit, les contraintes apparaissent rapidement : comment y être seule si on le désire, avoir son coin, ou recevoir ses amis, seule.

Souvent on refuse complètement la variété des affections possibles. C'est l'interdiction de rapports sexuels en dehors du couple, ou bien se sera en cachette (et pour l'homme le plus souvent). Une lassitude dans les rapports sexuels peut même s'instaurer ; le désir s'estompe ; et on évite d'en discuter parce que la communication est difficile.

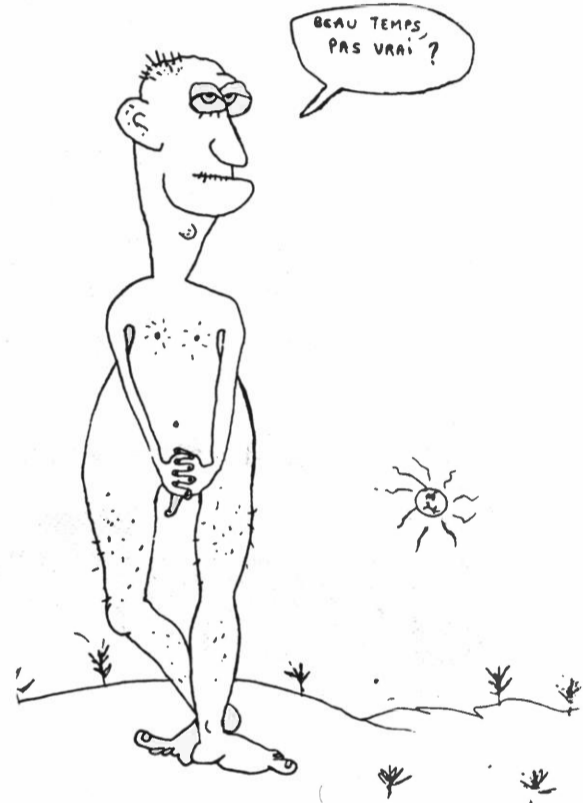
Mais souvent on accepte de rester avec un homme, malgré tous les désaccords. On les oublie, on les efface par peur de la solitude. Parce que quitter quelqu'un quand on n'a jamais rien fait par soi-même, c'est dur.

Parce que la société fait tout pour nous culpabiliser : « La solitude, c'est une déchéance sociale » - parce que la femme n'a aucune importance sociale. C'est aussi une « déchéance affective ». Nous fait-on croire.

Alors la solitude, c'est angoissant.

Il faut réapprendre à marcher seule, refuser de vivre n'importe quoi pour se sécuriser. S'affirmer soi-même, se faire accepter avec ses propres goûts, ses désirs.

Mais s'organiser pour ne dépendre que de soi-même, nécessite des moyens économiques qui nous permettront d'accéder à l'indépendance : il faut donc entrer dans le circuit « travail contre salaire » ; et lutter pour un salaire décent qui nous permettrait de vivre seule.



"Quand nous nous sommes séparés à Pâques, les choses me paraissaient simples : la vie commune était devenue invivable, donc on ne vivait plus ensemble. Chacun vivait sa vie, avait les relations, les activités qu'il voulait, n'avait plus à tenir compte de l'autre. Nous ne nous faisions plus de mal et donc nous pouvions rester amis.

J'ai vécu sans trop de problèmes jusqu'aux vacances, sur la lancée en quelque sorte : mon boulot, le groupe femmes qui me soutenait, quelques relations amicales. Je n'organisais plus mon temps en fonction d'un autre, la tension des derniers mois disparaissait, je me sentais libre. Youpie !

Libre mais déjà seule - surtout en face des autres couples, surtout quand les relations que j'avais avec d'autres mecs se révélaient décevantes et, dans certains cas, destructrices. Et comme je ne sortais pas d'une vie où je me sentais mal pour me laisser piéger si vite, là encore j'ai préféré les ruptures.

Et puis le temps des vacances a bouleversé mon assurance et mes nouvelles théories sur la dépendance (dans le couple) et l'autonomie (hors du couple).

Je me suis retrouvée face à mes problèmes habituels - et amplifiés - de relation avec les autres, dans un groupe en particulier. Alors j'ai rêvé et je savais que je rêvais : la séparation totale n'était peut-être pas nécessaire, on pourrait se contenter de ne plus vivre sous le même toit.

Seulement c'était trop tard. Il aurait fallu être deux pour décider cela.

J'ai réalisé que c'est à la rentrée que j'allais vraiment commencer à vivre seule - ce qui, en fait, ne m'était jamais arrivé. Tout était à construire.

Compter sur ses propres forces, etc... etc... Se débrouiller seule avec soi-même, sa peur, sa rage, son agressivité, sa tristesse - et vivre la vraie solitude et l'absence de sexualité.

Maintenant j'ai repris le boulot, j'ai plein d'occupations auxquelles je tiens, je ne fais pas l'amour, j'achète moi-même « Le Monde » (quel pied !).

Il y a des moments où ça va bien, mais quand ça va mal, ça va mal.

Je ne théorise plus."

A la recherche d'une autonomie qui n'est pas solitude!
 La seule alternative au couple, n'est pas forcément l'isolement.
 Ne peut-on pas envisager une multiplicité de relations sociales et affectives qui pourraient se substituer (ou se superposer) à la relation de couple?
 Avoir d'autres exigences dans les rapports sexuels, dans les rapports tout court?

Ce serait mener notre vie!
 Nous ne voulons dans nos relations aucune coupure entre l'échange d'idées et l'échange affectif, aucune hiérarchie dans ces rapports. Mais est-ce possible?
 Il ne s'agit pas de remplacer un réseau de relations qui ne seraient limitées dans le temps que par la liberté laissée à chacun de se voir ou de se quitter?



Si l'on tente d'instaurer d'autres rapports, qu'on choisisse d'être seule pour essayer de vivre par soi-même d'avoir des relations avec les hommes, pour faire l'expérience qu'on peut avoir d'autres rapports sans se laisser bouffer, dominer de vivre en communauté ou de vivre entre femmes.

Toutes ces tentatives pour rechercher des rapports (affectifs) autres, ne sont que des réponses partielles, embryonnaires. Sans aucune illusion sur la possibilité d'éliminer totalement aujourd'hui, dans cette société de profit et d'exploitation, l'idéologie individualiste, les rapports de possession, de propriété, de domination, de compétition.

Mais elles montrent
 notre volonté de refuser inconditionnellement notre oppression
 notre volonté de modifier déjà aujourd'hui ce qui fait de nous des femmes soumises, passives, normalisées et conditionnées
 notre volonté d'ébranler les fondations d'un système social, en créant les conditions effectives de notre **LIBERATION!**

DES FEMMES DU GROUPE 18^e

avortement

Une tâche permanente pour le mouvement de ♀ à l'échelle européenne.

Chères Camarades,

Depuis quelques mois, on peut le constater, l'avortement, en passant à l'arrière plan de l'actualité officielle, est redevenu le problème privé et personnel des femmes...

France-Soir, pourtant, n'a pas hésité à proclamer dans un titre aussi sensationnel que menseonger: « L'avortement clandestin n'existe (presque) plus ». Remarquez la nuance subtile!

Que n'apprenait-on pas cependant en lisant tout l'article!

«... Le trafic et l'exploitation de l'avortement se sont installés... On cite de bouche à oreille tel cas particulier. Ici jusqu'à 2500 Frs, 3000 Frs pour une intervention. Là interdiction de payer par chèque... »

L'aveu est de taille!

Est-il pensable que l'avortement clandestin ait disparu dans ces conditions?

Ce que nous savons par notre pratique, et que se garde bien de mentionner France-Soir, ce que nous pouvons vérifier par notre expérience, c'est que ce trafic des cliniques privées, c'est la loi Weil elle-même qui l'encourage.

En effet, c'est parce que les femmes qui se présentent dans les hôpitaux aujourd'hui sont refoulées ou inscrites sur des listes d'attente de trois mois, faute de moyens pour les accueillir, que les cliniques peuvent ouvertement réaliser leurs profits, exploitant la détresse des femmes!

Quel recours autre que l'avortement clandestin ont les milliers de femmes qui ne peuvent ni attendre, ni payer 2500 Frs, ni se faire avorter légalement comme les mineures qui n'ont pas d'autorisation parentale ou les milliers de femmes immigrées qui n'ont pas le privilège d'être prises en considération par la loi.

Or cela, c'est la situation « favorable » d'un pays où une loi « libérale » vient d'être votée

Mais qu'en est-il dans les autres pays d'Europe?

EN ITALIE

L'avortement est toujours interdit, mais un débat sur la législation en vigueur sera imposé au Parlement, lors de la prochaine session, en Octobre sans doute.

EN ALLEMAGNE

La loi libérale (qui autorise l'avortement libre jusqu'à 12 semaines), votée par le Parlement en Avril 74, a été remise en cause, déclarée inconstitutionnelle par le Tribunal de Karlsruhe.

Un nouveau débat aura donc lieu au Parlement au mois d'Octobre prochain!

EN ANGLETERRE

Une loi libérale fut votée en 67. En 75, année internationale de la femme, fut présenté un amendement réactionnaire visant à interdire l'avortement aux femmes étrangères, et à limiter les possibilités de recours à l'avortement pour les femmes anglaises elles-mêmes en supprimant la clause, légale aujourd'hui, qui permet de prendre en considération le « milieu social de la femme ». Ainsi, une telle modification, si elle était adoptée par le Parlement britannique, ferait passer les avortements légaux réalisés de 110.000 à 80.000 par an selon les estimations!

C'est pourquoi la campagne pour « Woman's right to choose » (le droit pour la femme de choisir) a été lancée. Elle vise à obtenir l'extension de la loi actuelle pour que l'avortement sur demande soit accordé.

C'est pourquoi, sauf en France, où il n'y a plus eu de campagne centralisée sur l'avortement depuis le vote de la loi WEIL, partout en Europe (sans oublier le Portugal où l'avortement est encore interdit puisque l'ancien Code de la Famille fasciste est toujours en vigueur), ni l'Espagne où l'on devine la situation.

La question de l'avortement mobilise aujourd'hui des milliers de femmes qui pour la première fois sont amenées à remettre en cause collectivement l'aspect le plus flagrant et le plus douloureux de leur oppression.

LES ECHEANCES SONT CLAIRES

Après la première Conférence Internationale des 19 et 20 Avril 1975 à Paris, réalisée à l'initiative du MLAC.

et où étaient représentés les mouvements de femmes d'Italie, du Portugal, de la France, d'Espagne, d'Allemagne, de la Belgique, des Pays Bas, du Luxembourg, de la Suisse, de la Grande Bretagne; il y eut la grande manifestation du 21 Juin en Angleterre (30.000 personnes) contre l'amendement réactionnaire de James White à laquelle des militantes du MLAC se rendirent; du 28 Juillet au 5 Août, s'est tenue une « Semaine FEMMES » au Portugal, organisé par le MLAC portugais, où se retrouvèrent plus de 100 militantes de différents mouvements de femmes européens.

LES ECHEANCES FUTURES SONT PROCHES ET IMPORTANTES.

LE 11 ET 12 OCTOBRE A BOLOGNE

se tiendra la IVème Conférence Nationale des Groupes de Femmes Italiens, où sera discutée la perspective d'une manifestation internationale en Italie. C'est un événement d'importance pour lequel les camarades italiennes demandent la participation de délégations de tous les mouvements de femmes européens.

LE 26 Octobre

aura lieu en Allemagne la première manifestation nationale des groupes de femmes pour l'Avortement Libre et Gratuit.

Les Pétroleuses doivent saisir l'occasion de faire la jonction avec le mouvement de femmes européen, et la radicalisation en masse de milliers de femmes y compris de femmes travailleuses sur la question de l'avortement.

D'autant que la campagne récemment engagée par M. Debré en faveur des familles nombreuses (3 enfants au moins) pour contrecarrer la chute du taux de natalité en France, fera renaître d'ici quelque temps les partisans usés et hypocrites de l'interdiction de l'avortement, leurs champions de l'intérêt national!

Le combat général contre l'oppression de la femme exige d'être vigilantes aussi sur les conquêtes partielles et récentes que nos mobilisations ont arrachées!

J. T. du comité MLAC et du groupe S. DENIS

hendaye

A l'appel du mouvement des femmes et de personnalités s'est tenu dimanche 5 octobre, à partir de 10 heures, un rassemblement de femmes à Hendaye. Pour exprimer notre soutien aux prisonnières et prisonniers politiques et à tous ceux qui luttent en Espagne et au Pays Basque. Pour manifester notre détermination à nous, femmes, à lutter contre le régime franquiste.

Le nombre des participantes était relativement élevé -1000- malgré la précipitation et la faible préparation (4 jours de délai, c'est court). D'ailleurs, dans de nombreux groupes femmes, l'initiative n'a pas été discutée. Aussi la plupart des participations se sont-elles faites à titre individuel. Sur place, nous avons retrouvé des femmes basques, très combattives, qui prirent la tête du cortège, des femmes de Marseille, de Grenoble, du Tarn, de Besançon, de Nancy, de Bordeaux, de Paris...

Au fronton, lieu de rassemblement, nous nous sommes regroupées. On fabriquait des pancartes, des banderoles, et l'on gonflait des ballons multicolores accompagnés de faire-parts pour Franco et de messages de solidarité. Les mots d'ordre divergeaient suivant les groupes : « Le fascisme c'est aussi l'asservissement quotidien des femmes, le machisme c'est le lit du fascisme ! Femmes en lutte contre l'oppression et la répression, solidarité ! Le fascisme, c'est le viol permanent, le viol c'est le fascisme ! Femmes espagnoles, votre combat est le nôtre ! Solidarité avec les militantes et les militants d'Espagne ! Imposons à la mort, la vie ! ».

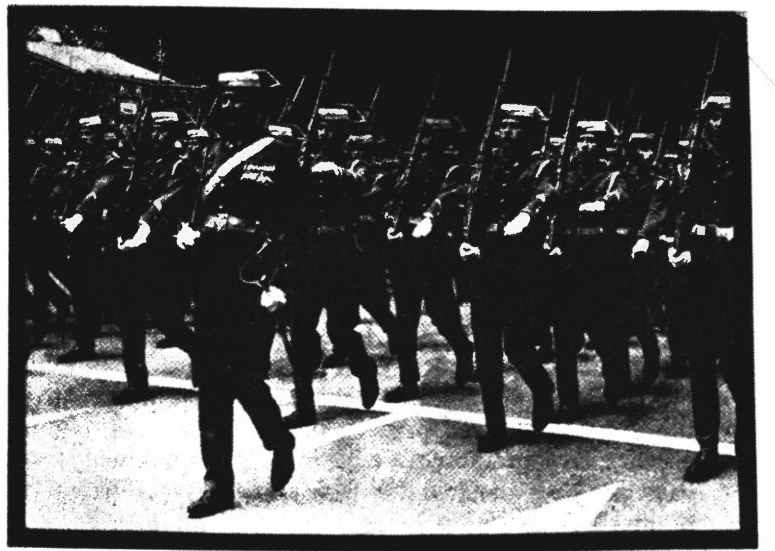
La première discussion a porté sur le déroulement de la manifestation : sera-t-elle silencieuse ou non ? Ensuite, la femme de Wilson (militant emprisonné de l'ETA) lut un message de sa mère avec émotion.

Rien n'est résolu lorsque le cortège démarre ; il y aura donc deux comportements dans la manifestation : un comportement silencieux, pacifiste (à caractère qualifié de « féminin » par certaines, dont Politique et Psychanalyse) et un comportement combatif, plus extériorisé (dit « masculin » par les mêmes). La marche a été interrompue par plusieurs sit-in où une femme basque, Maïté Idirin, chantait des chants révolutionnaires basques. C'est un des moments les plus forts du rassemblement.

Enfin, c'est la frontière, des hésitations font que le cortège se divise. Alors, les femmes basques se plantent devant les forces de l'ordre au cri de « Hors d'ici les représentants des bourreaux franquistes ! », repris par l'ensemble de la manifestation. Là, plusieurs messages de solidarité internationale de femmes (Italie, Suède, Suisse, Palestine, Grande-Bretagne...) ont été lus. Femmes

FEMMES

CONTRE le FASCISME



en Lutte et Pétoleuses ont fait lecture d'un communiqué commun, comme d'autres d'ailleurs. Des mots d'ordre, l'Internationale, l'Hymne des Femmes, un lâcher de ballons vers l'Espagne... et c'est le retour en manifestation, après un sit-in symbolique, verbalement très violent, de la part des femmes basques et de nous toutes !

Nous pouvions noter une certaine gêne et une grande passivité de la part des flics-mecs qui ne nous considéraient pas comme des manifestantes, mais comme des femmes-trous, fragiles et sans défense. Un certain mécontentement, dont nous avons fait partie, se manifesta lors du retour. Un certain nombre de femmes se sentit frustré de partir comme ça sans rien faire.

Vu les conditions initiales de précipitation et de tout ce qui en a découlé (aucun débat, aucune information pour de nombreux groupes femmes, peu de préparation) il ne pouvait guère en être autrement.

Bien qu'averties au dernier moment, vendredi soir à notre coordination, nous avons jugé important de participer à ce rassemblement.

Femmes luttant en France contre l'oppression sexiste et l'exploitation capitaliste, notre présence là-bas n'est pas motivée par « le cri des mères », mais par la haine du régime fasciste qui combine avec le plus de brutalité patriarcat et capitalisme.

La lutte contre le fascisme est une dimension de la lutte pour notre libération.

Le combat des femmes espagnoles et basques contre un système qui les veut matricès serviles, glorifiées à ce prix, doublement châtiées si elles s'écartent du chemin que leur trace la dictature, ce combat, c'est peu de dire que nous en sommes solidaires. Sa réalité quotidienne, les risques qu'il implique, sont une transgression terrible de cette passivité qu'ici et là-bas ils voudraient nôtre. Ces femmes ont affronté au plus haut point la violence d'un système que nous combattons également. C'est cela aussi qu'elles nous disent. Notre solidarité va à cette démarche, elle est celle de femmes en lutte à d'autres femmes en lutte, pas de matrice à matrice. C'est pourquoi nous ne nous situons pas en deçà des raisons politiques qui les ont conduites en prison. Notre révolte, notre agressivité expriment alors bien autre chose que la reproduction de comportements viriloïdes. Aux hommes la violence, aux femmes la douceur, à eux la mort-guerre-substitut de création, à nous la vie-paix-fécondité, voilà le discours de l'oppression. Notre lutte ébranle aujourd'hui la vieille répartition des rôles. Ni femmes-fleurs, ni femmes-mecs, nous devons assumer la part de violence qu'implique notre désir d'une société d'où elle sera bannie.

D'autres initiatives sont en préparation qui permettront d'étendre la solidarité, et aussi de relancer le débat sur les formes d'action, l'expression des femmes. Mina-Dominique - Sophie.



« Mon fils doit vivre. La lutte doit continuer avec tout le peuple basque. Je veux mon fils vivant et en lutte, comme je suis moi, une femme vivante et en lutte. Le juge m'a dit : « Tu as mis au monde un assassin ». Mais je demande : qui sont les assassins ? Mon fils lutte contre le fascisme et contre toutes les formes d'oppression. Qui a tué Txiki, Otaegui, Andoni et tant d'autres ? Comme tout le monde le sait, la mère de Txiki a été détenue. Ils lui dirent entre autres choses : « C'est le peuple basque qui a assassiné ton fils », et elle, qui est d'Estramadure, a répondu : « Non, c'est vous qui l'avez assassiné ». Je lance un appel à tous les anti-fascistes du monde pour que le boycott économique total continue et pour que toutes les femmes qui sont en prison restent en vie. Nous voulons que notre lutte appuie celle de tous ceux qui luttent dans les prisons fascistes d'Espagne. Vive l'Euskadi libre et socialiste ! ».

Message de
La mère de "Wilson"
lu à Hendaye
par Eslibatitz
Beotegui

Angel Otaegui - BRAVO SOLLA - José Humberto BAENA Ramon Garcia SAUZ - TXIKI...

Nous étions des milliers d'hommes et de femmes anti-fascistes venus faire reculer Franco...

5 crimes qui s'ajoutent aux nombreux autres.

La dictature fasciste ne veut pas crever. Elle ne crèvera pas toute seule, de sa belle mort.

Ils ont été assassinés. D'autres assassinats se préparent contre tous ceux et toutes celles qui ont mis leur intelligence et leur force à lutter contre un régime qui tue, qui torture et qui, pour survivre, est obligé d'aller toujours plus loin dans la répression.

Si Franco frappe si fort, c'est que l'Etat fasciste est en crise, crise qui touche inégalement l'Europe tout entière et qui menace de chômage l'ensemble des travailleurs.

Les 5 condamnations à mort ont isolé l'Espagne de l'Europe du Marché Commun et des Etats-Unis qui hésitent à soutenir un régime dans lequel les rapports de forces peuvent conduire à une situation explosive et révolutionnaire. La bourgeoisie européenne ne peut se permettre le luxe d'une révolution en Espagne qui accélérerait à terme sa propre destruction. Le grand capital espagnol se trouve face à l'impossibilité de soutenir un régime qui l'isole du reste du monde. Il sait qu'une évolution même vers un libéralisme de droite est chose difficile aujourd'hui.

Menacé d'asphyxie économique et politique, il commence à comprendre qu'une telle répression stimule la montée des luttes à un rythme rapide et incontrôlable et une prise de conscience des masses de plus en plus profonde. Son seul objectif aujourd'hui, pour empêcher les luttes annonçant sa mort, est le même que celui qui l'a aidé à arriver au pouvoir : légaliser la répression et systématiser la peine de mort.

Le décret-loi contre le terrorisme a été promulgué à la suite de l'extraordinaire grève générale du 11 juin en Euskadi, grève qui prouvait la ferme volonté des 100.000 grévistes de s'opposer à l'état d'exception décrété dans cette région. Avec ce décret, le délai de détention-torture légale passe de 3 à 10 jours. Il est interdit aux avocats de communiquer avec les détenus

politiques. De plus, ils peuvent être accusés, au cours de la défense, de collaboration avec le terrorisme. L'emploi de la torture se généralise. Après la torture, des farces de procès où l'on peut juger sans preuves et où l'on ne trouve comme témoins que des flic. Mais l'existence et l'absence de preuves n'a aucune importance pour la dictature. Ce qui compte, c'est frapper un grand coup pour mettre un frein à la volonté de lutte des masses ouvrières et populaires.

Mais ces offensives désespérées contre le mouvement de masse, cette gigantesque campagne de presse contre le « terrorisme » ne remportent pas les succès escomptés. La résistance face à la répression est multiple (usines, entreprises, enseignants, quartiers - grèves générales de juin-août-septembre). Elle s'organise un peu partout. Une longue période de lutte contre l'Etat espagnol a fait de cette région l'avant-garde de l'offensive anti-fasciste. Les contradictions internes du régime se multiplient et l'armée, dernier soutien de la dictature, est aussi atteinte. La création, en août, de la junte démocratique et le développement dans les troupes de l'auto-organisation (Euskadi) font que ce régime est miné jusque dans ses derniers appuis.

La solidarité internationale s'étend (manifestations et occupations d'ambassades à Stockholm, Rome, Amsterdam, Bruxelles ; en France, nombreuses manifestations en province et à Paris). Giscard était presque le seul à tendre la main à Franco. Sa bienveillance à l'égard du franquisme n'est pas née aujourd'hui : ne lui a-t-il pas prêté ses flics quand les « terroristes » de l'ETA cherchaient refuge de l'autre côté de la frontière ? Ne livre-t-il pas des armes aux bourreaux fascistes, ne négocie-t-il pas l'exploitation de la main d'oeuvre espagnole aux industriels français et à leurs épouses parce qu'elle coûte moins cher que la main d'oeuvre française ?

Nous étions nombreux et nombreuses ces vendredi, samedi, lundi dernier à crier « Giscard-Ponia, complices ! », à organiser le boycott de leur Espagne jeudi 2 octobre.

Etre féministe, c'est aussi vouloir abattre Franco et le régime qu'il incarne. Etre féministe, c'est aussi prendre notre part de la lutte commune qui les balajera.

Nathalie (18-79)



Nous appelons les femmes antifascistes à venir massivement au rassemblement du 1^{er} NOVEMBRE à la frontière espagnole

Le 13 septembre 1974, à la suite d'un attentat commis dans un café de la Puerta del Sol, à Madrid, 15 personnes sont arrêtées. Parmi elles, 7 femmes. EVA FOREST se voit accusée de surcroît de participation à l'attentat contre Carrero Blanco et, entre autres, risque la peine de mort.

La dictature franquiste répond de plus en plus féroce à l'entrée en lutte d'une partie toujours plus importante de femmes. Car n'oublions pas que le franquisme n'est pas seulement la liquidation des organisations ouvrières : c'est aussi l'asservissement quotidien des femmes au sein de la famille, au sein de la société.

Même au point de vue de la législation bourgeoise, les femmes ne sont que citoyennes de seconde zone :

- majorité civile à 23 ans pour les femmes, à 21 ans pour les hommes ;
- interdiction du droit de vote (comme sous le régime nazi) ;
- l'avortement est interdit et entraîne des peines pouvant aller de 5 à 10 ans de prison ;
- toute propagande anti-conceptionnelle est strictement interdite.

Au sein de la famille, la seule fonction que l'on reconnaît aux femmes, c'est la reproduction. Ainsi, tout dans leur vie quotidienne, avec le concours de l'Eglise notamment, contribue à maintenir les femmes dans un état d'esclavage.

Une intense propagande est faite pour chasser les femmes de l'université. « Nous ne voulons pas de femmes diplômées, nous voulons des mères et des épouses chrétiennes ».

Le chômage aidant, les femmes trouvent difficilement du travail. De toutes façons, seul un petit nombre de métiers leur est ouvert.

Le régime franquiste a forgé les instruments de l'enrôlement et de la soumission des femmes au travers d'un certain nombre d'institutions :

- le service social obligatoire pour toutes les femmes, consistant en des cours d'idéologie fasciste, faits par les femmes de la Phalange et où on leur inculque leur rôle d'épouse et de mère soumise
- la section féminine de la Phalange - qui est l'expression politique du franquisme même.

Ainsi nous voyons clairement comment le régime franquiste met le système patriarcal à son service. C'est pourquoi nous nous sentons profondément solidaires de toutes les femmes espagnoles qui actuellement luttent contre la dictature franquiste. Car nous savons bien que non seulement les femmes militantes tombent sous le coup de la répression réservée à tous les opposants, mais encore qu'elles subissent des tortures spécifiques, le but étant de les humilier en tant que femmes.

Nous soutenons EVA FOREST et les autres femmes détenues avec elle, qui se battent contre la dictature franquiste et contre le capitalisme.

Cette lutte est indissociable de la lutte des classes visant à détruire les bases objectives de l'oppression des femmes : c'est aussi notre lutte.

**LIBERONS EVA FOREST ET SES CAMARADES EMPRISONNES!
SOLIDARITE AVEC LES LUTTES DES FEMMES ESPAGNOLES!**

